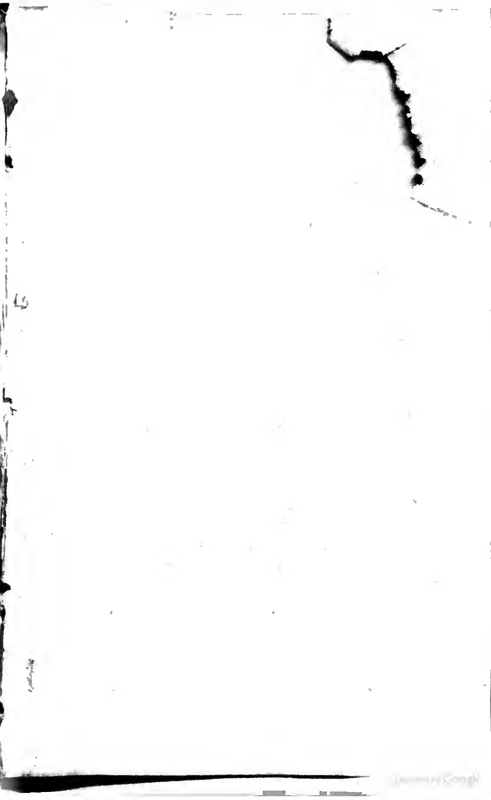

NAZ.
III


BIBLIO
Z.
VII
A
59
NAPOLI



HISTOIRE ABRÉGÉE
De l'Origine et de la Formation
DE LA SOCIÉTÉ
DITE DES
QUAKERS,

OU SONT EXPOSÉS CLAIREMENT

LEUR PRINCIPE FONDAMENTAL,
LEUR DOCTRINE, LEUR CULTE,
LEUR MINISTERE,
ET LEUR DISCIPLINE,

PRECEDÉE D'UNE INTRODUCTION
OU IL EST TRAITÉ EN PEU DE MOTS
DES DISPENSATIONS ANTERIEURES DE DIEU
AUX HOMMES.

PAR GUILLAUME PENN.

Nouvellement traduite de l'Anglois
Par EDD P. BRIDEL.



LONDRES:
DE L'IMPRIMERIE DE J. PHILLIPS, GEORGE-YARD,
LOMBARD-STREET.
M. DCC. XC.

EPITRE

AU

LECTEUR.

L'HISTOIRE ſuivante de la Societé connue ſous le nom de *Quakers* ou Trembleurs, a été écrite dans des ſentimens de crainte et d'amour de Dieu ; 1. Pour ſervir de témoignage perpétuel à cette vérité ſainte qui éclaire l'intérieur de l'homme, au moyen de laquelle Dieu dans ma jeuneſſe s'eſt manifeſté à moi, et que j'ai connue et aimée au point de prendre la réſolution peu ordinaire, d'abandonner les honneurs et les intérêts de ce monde. 2. Pour rendre auſſi témoignage à cette ſociété que le monde mépriſe, et que Dieu par un effet de ſa grande miſéricorde a voulu raſſembler et réunir par ſon eſprit ſaint en qui elle fait

A profeſſion

profeſſion de croire, et je préfère le titre de membre de cette ſocieté à toutes les grandeurs de ce monde. 3. Pour prouver combien je chéris et j'honore la mémoire de George Fox, ce digne ſerviteur de Dieu, et le premier inſtrument dont il s'eſt ſervi pour cette grande œuvre, et qu'en conſéquence je nommerai le grand, le bienheureux apôtre de notre ſiècle. Comme ce ſont là les raiſons qui m'ont fait écrire ce petit traité, qui à la première édition fut imprimé à la tête de l'excellent journal de G. Fox, pour y ſervir de préface; ayant depuis fait réfléxion au bien que peut faire dans le moment préſent cette hiſtoire abrégée de la ſociété connue ſous le nom de *Quakers* ou Trembleurs, vû les reflexions injuſtes de quelques-uns de nos adverſaires qui ci-devant feſoient profeſſion d'être membres de cette ſociété, et auſſi à cauſe des exhortations qui ſe trouvent à la fin,

j'ai

j'ai conſenti à ce qu'on l'imprimât en un plus petit volume: car je ſais que de nos jours bien des gens n'aiment ni à payer, ni à lire, un gros livre, et qu'il y en a beaucoup, qui ne ſeroient pas fâchés de connoître cette ſociété, dont on a tant dit de mal, mais qui en même tems ne voudroient pas qu'il leur en coûtât beaucoup pour s'en inſtruire; cependant, grace à Dieu le père de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, j'eſpère que les perſonnes déſintéreſſées, verront bientôt que ces calomnies ne ſont pas mieux fondées que celles que l'on répandoit autrefois contre les chrétiens de la primitive égliſe. Car après tout, malgré tous les mauvais traitemens que nous avons eſſuyés, notre ſeul objet eſt la réalité de la religion, et un changement réel, avant le dernier et grand changement que chaque homme doit ſubir; notre ſeul déſir eſt que tous les hommes rece-

vant au dedans d'eux mêmes, les impressions de la lumière et de l'esprit de Christ, avec cette attention sérieuse qui produit la conviction, parviennent à connoître véritablement et intérieurement Dieu. Notre seul but est de prouver que tous les hommes peuvent être sauvés ayant tous les mêmes moyens, qui sont suffisans, pour connoître le seul vrai Dieu, et son fils Jesus-Christ qu'il a envoyé pour éclairer et racheter le monde: connoissance qui est, en verité, la vie éternelle. Puisses-tu l'obtenir, mon cher lecteur, c'est ce que te désire bien sincèrement l'auteur de ce petit ouvrage.

G. PENN.



ORIGINE ET FORMATION, &c.

CHAP. I.

Où l'on voit de quelle manière Dieu a fait connoître ſa volonté aux hommes à différentes époques, juſqu'à ce qu'enfin il ait jugé à propos de faire naître la ſociété dite des Quakers, *pour laquelle le monde avoit tant de mépris.*

DIEU s'eſt fait entendre aux hommes en différentes manières depuis la création du monde, mais ſon but principal a toujours été la gloire de ſon ſaint nom, ſoit en créant l'homme, ou en le retirant de l'état de dégradation où l'avoit plongé le péché ; l'homme, fait pour être l'emblême de la divinité, pour être en quelque façon un dieu ſur la terre, le chef-d'œuvre de la main de Dieu. Dans l'origine le monde fut créé dans l'innocence, alors

tout ce que Dieu, la bonté même, avoit créé, étoit bon, et comme il avoit béni les œuvres de ſa main toute-puiſſante, ainſi leur nature et leur harmonie chantoit la gloire de leur créateur; alors les étoiles du matin ſe réjouiſſoient enſemble, et les différentes parties de ſon ouvrage, diſoient Amen, à ſa loi! Toutes les parties de ce vaſte univers formoient un accord admirable; l'homme dans le paradis terreſtre, les bêtes dans la campagne, les oiſeaux dans l'air, les poiſſons de la mer, les étoiles du firmament, les fruits de la terre, en un mot, l'air, la terre, les eaux, et le feu, adoroient, louoient et exaltoient ſa puiſſance, ſa ſageſſe, et ſa bonté. O! Sabbat glorieux, et vraiment le jour du Seigneur!

Mais cet état de félicité ne dura pas longtems, car l'homme, la gloire, et le couronnement de ce grand œuvre, fut tenté d'aſpirer à un plus haut rang

qu'il ne lui étoit permis d'atteindre ; et cédant malheureuſement à la tentation, oublia les ordres de Dieu, ſon devoir, ſa felicité et ſon intérêt, et ainſi déchut de ſon premier état. De ce moment il ne fut plus l'image de la divinité, il perdit la ſageſſe, la puiſſance et la pureté dont Dieu l'avoit doué en le créant ; alors devenu indigne du paradis, il fut chaſſé du jardin de Dieu, ſa demeure et ſa réſidence naturelle : il fut exclus de la préſence de Dieu, et condamné à errer, comme un malheureux vagabond, ſur la terre, le ſéjour des bêtes.

Cependant Dieu qui l'avoit créé, eût pitié de lui : car voyant que l'homme avoit été trompé ſans que ſon erreur pût être imputée à ſa malice ou à ſa préſomption naturelle, mais plutôt à la malice du ſerpent, qui étoit lui-même déchu d'une condition ſupérieure, et qui s'étoit ſervi de la femme, la compagne de l'homme et dont

la nature étoit la même, et qu'il avoit trompée la première; Dieu dis-je, trouva par sa bonté et sa sagesse infinie un moyen de remédier à ce mal, de réparer cette perte, et de relever l'homme ainsi déchu, par la médiation d'un nouvel Adam plus noble et plus parfait que le premier, qui devoit naître d'une femme : afin que de même que c'étoit par une femme que l'esprit malin avoit séduit l'homme, le monde reçût aussi d'une femme, celui qui devoit triompher de lui, lui écraser la tête, et affranchir l'homme de sa puissance; et c'est ce qui, par la mission et l'incarnation du fils de Dieu, a été, dans la plenitude des tems, personnellement et pleinement accompli d'une manière signalée, en lui et par lui, comme Sauveur et Rédempteur des hommes.

Mais son pouvoir n'a point été limité, à ne pouvoir le manifester qu'à cette époque; car même avant son incarnation

et depuis, il a toujours été la lumière et la vie, la force et le point d'appui de tous ceux qui craignoient Dieu: c'eſt lui qui les ſoutenoit dans leurs tentations, les accompagnoit dans leurs voyages et leurs afflictions, leur aidoit et les ſupportoit au milieu des difficultés qu'ils avoient à eſſuyer dans leur paſſage ſur la terre. C'eſt par là que le cœur d'Abel fut meilleur que celui de Caïn, que Seth obtint la prééminence, et qu'Enoch marcha avec Dieu. C'étoit cette lumière qui vouloit éclairer le monde avant le déluge, contre laquelle le monde ſe révolta, qui éclaira et ſanctifia Noé.

Mais la manière dont Dieu, après l'état de misère qui ſuivit la chute de l'homme, ſe fit entendre ſurtout aux patriarches, ce fut par le moyen des anges; ainſi que cela arriva, comme nous le voyons dans l'Ancien Teſtament, à Abraham, à Jacob, &c. Enſuite vint la loi de Moyſe

qui fut auffi donnée par les anges, comme le dit l'apôtre. Cette loi regardoit principalement l'extérieur, et ne pouvoit convenir qu'à un état de baffeffe et de fervitude; c'eft pourquoi l'apôtre Paul l'apelle, une inftruction de pédagogue, faite pour annoncer la venue du Meffie, pour préparer les ames du peuple à la prévoir et à défirer celui qui devoit les délivrer du joug et des cérémonies de cette loi imparfaite, en leur fefant connoître intérieurement la réalité dont tous ces myftères n'étoient que l'emblême. Dans ce tems-là, la loi étoit écrite fur des tables de pierre, le temple étoit bâti de main d'homme, il y avoit des prêtres et des cérémonies extérieures, qui n'étoient que l'image des chofes excellentes qui devoient venir après; image qui ne devoit fervir qu'en attendant la realité, c'eft-à-dire, jufqu'au tems où Jéfus Chrift, l'excellence même, devoit fe manifefter

nifefter

nifester d'une manière si générale ; lui en qui se réunissoient toutes les promesses faites aux hommes, mais qui ne devoient avoir effet que par lui ; lui, en qui il n'y avoit que *oui* et *amen*, et qui par sa mort devoit nous procurer la vie, l'immortalité et le bonheur éternel.

C'est ce que les prophétes avoient prévu, et ils en fesoient envisager la certitude aux Juifs comme leur plus grande consolation. C'étoit là le terme de la loi de Moyse, qui disparut du moment que Jean Baptiste commença à exercer son ministère, de même que le ministère du précurseur de Christ finit en Christ, qui étoit l'accomplissement de toutes les prophéties. Alors Dieu, qui plusieurs fois avoit parlé en plusieurs manières aux anciens par ses serviteurs les prophétes, parla aux hommes par son fils Jésus-Christ, qui est son héritier en toutes choses. A cette époque l'évangile

nous fut donné par le miniſtère du fils, qui nous apportoit un teſtament dont l'éxecution étoit bien moins éloignée et l'eſpérance meilleure, et même le commencement de la gloire des derniers tems, et le rétabliſſement de toutes choſes, oui le rétabliſſement du Royaume d'Iſraël.

Dès lors l'eſprit qui n'avoit point été communiqué ſi abondamment aux époques antérieures, fut répandu ſur toute chair comme dit le prophéte Joel ; et, par un effet de la bonté infinie de Dieu, cette lumière qui ci-devant ne brilloit que foiblement et étoit en quelque façon enſevelie dans les ténébres, diſſipa ces mêmes ténébres ; l'étoile du matin ſe leva dans les cœurs des vrais croyans, et leur donna l'illumination de la connoiſſance de la gloire de Dieu en la face de Jéſus-Chriſt.

Alors le Seigneur ſe reſſouvint particulièrement des pauvres d'eſprit, des débonnaires,

débonnaires, de ceux qui pleuroient, de ceux qui avoient faim et ſoif de la juſtice, de ceux qui procuroient la paix, de ceux qui etoient nets de cœur, des miſéricordieux et des perſécutés, ils furent cherchés et apellés bienheureux par le vrai paſteur d'Iſraël. Alors il fallut que l'ancienne Jéruſalem et ſes enfans fiſſent place à la nouvelle Jéruſalem et à ſes enfans nouvellement engendrés à la lumière de l'évangile ; c'eſt pourquoi il n'eſt plus queſtion de l'ancienne Jéruſalem ; ce n'eſt plus ſur la montagne de Samarie que Dieu veut être adoré, plutôt qu'en tout autre lieu, car ſon fils eſt venu annoncer et prêcher qu'il eſt un eſprit, qu'il veut être connu comme tel, et adoré en eſprit et en vérité. Il ſe montre à préſent de plus près qu'autrefois, car ſuivant ſa promeſſe il écrira ſa loi dans notre cœur, et nous donnera ſa crainte et ſon eſprit au dedans de nous. Dès lors les ſignes, les images

images, et les emblêmes difparurent ; la lumière qui commençoit à luire ayant fait voir leur peu d'efficacité pour purifier la confcience, puifqu'elles ne pouvoient atteindre à l'intérieur du vafe, et que toutes cérémonies extérieures finirent en lui et par lui qui étoit la realité même.

Les apôtres ont rendu témoignage aux grands deffeins de Dieu dans la miffion de fon fils (ces mêmes apôtres qu'il avoit choifis, et à qui il avoit donné fon efprit) pour faire abandonner aux Juifs leurs préjugés et leur fuperftition, aux Gentils leur vanité et leur idolatrie, et leur faire ouvrir les yeux à la lumière et a l'efprit de Jéfus-Chrift, qui luifoit en eux ; afin que, reffufcitant de l'état de mort où les avoit plongés le péché, ils ferviffent le Dieu vivant, dans la nouveauté de l'efprit de vie, et qu'ils marchaffent comme des enfans de lumière, regénérés en ce grand jour, en ce jour de

de ſainteté ; car ceux là ſe revêtent de Jéſus-Chriſt la lumière du monde et n'ont point ſoin de la chair pour accomplir ſes convoitiſes ; de ſorte que la lumière, l'eſprit, et la grace, qui viennent de Jéſus Chriſt, et paroiſſent dans les hommes, étoient le divin principe par lequel les apôtres prêchoient, vers lequel ils tournoient les cœurs des hommes, et dans lequel ils réunirent et bâtirent l'égliſe de Chriſt dans leur tems. C'eſt pourquoi ils les avertiſſent de ne point éteindre l'eſprit, mais d'être en attente de l'eſprit, de parler par l'eſprit, de prier en eſprit et de marcher en eſprit, d'autant que c'étoit par là ſeul qu'ils ſe prouveroient, non pas engendrés du ſang et de la chair, ou de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu, en feſant ſa volonté et renonçant à la leur, en buvant la coupe de Jéſus-Chriſt, en étant baptiſés de ſon baptême de renonciation à ſoi-même,

ſoi-même, et c'eſt là la voie et le ſentier où ont toujours marché ceux qui aſpiroient à la vie et au bonheur éternel.

Mais hélas, dès le tems des apôtres, ces aſtres aſſez brillans pour que l'œil les diſtinguât, malgré l'éclat éblouiſſant de la lumière de l'évangile, l'on vit paroître des nuages qui ſembloient annoncer que ſa gloire primitive ſeroit éclipſée ; et pluſieurs d'entr'eux prévinrent de bonne heure les chrétiens de leur tems que le pouvoir de la ſanctification commençoit dès lors à diminuer, et diminueroit de plus en plus parmi ceux qui cherchoient à briller ſelon la chair, et pour qui le ſcandale de la croix étoit aboli ; cependant ils finiſſoient en annonçant qu'après cela ils prévoyoient un tems plus glorieux que jamais pour la vraie égliſe.

Ce qu'ils prévoyoient étoit vrai, et ce qu'ils prédirent aux égliſes qu'ils avoient aſſemblées au nom de Jeſus, arriva:

riva: car le Chriſtianiſme dégénéra de jour en jour, et ne conſiſta preſque plus qu'en jours de fêtes, en repas et en cérémonies extérieures; et ce qu'il y eut de pis, c'eſt que les querelles et la diſſention ſe mirent parmi les chrétiens; ils ſe ſéparèrent, ſe portèrent envie, et ſe perſecutèrent, ſuivant qu'ils en eurent le pouvoir; ce qui les rendit, au grand ſcandale et à la honte des chrétiens, un objet de dériſion, et le chriſtianiſme une pierre d'achoppement pour les payens, au milieu deſquels le Seigneur les avoit ſi miraculeuſement et ſi longtems conſervés. Enfin ſe voyant la puiſſance entre mains, lorſque les rois et les empereurs embraſsèrent le chriſtianiſme, ils changèrent autant qu'ils purent le royaume de Jeſus-Chriſt, qui n'eſt pas de ce monde, en un royaume terreſtre, ou au moins donnèrent au royaume terreſtre, qu'ils avoient entre mains, le nom de royaume de Jéſus-

Chriſt,

Chriſt, et ainſi devinrent chrétiens du monde, mais non pas véritables chrétiens. Alors une foule d'inventions humaines et de nouveautés, ſoit par rapport à la doctrine ou par rapport au culte, s'introduiſit dans l'égliſe ; et ce qui ouvrit la porte à tous ces abus, ce fut l'eſprit groſſier et charnel qui prit alors, chèz la plus grande partie des chrétiens, la place de l'eſprit doux et céleſte de Dieu, auquel depuis longtems leurs cœurs s'étoient fermés, pour s'abandonner à la ſuperſtition, à l'humilité et à la dévotion volontaire. Or comme la ſuperſtition eſt auſſi violente et opiniâtre qu'elle eſt peu éclairée, et qu'il n'y a avec elle, d'autre alternative que de ſe ſoumettre à ſon zèle aveugle et outré, ou d'en être la victime, ils perſécutoient dans les autres, au nom de l'eſprit, l'apparence même de l'eſprit de Dieu ; ne pouvant ſouffrir chez les autres la lumière, la grace, et l'eſprit de

Jéſus

Jésus-Christ, à qui ils refusoient l'entrée de leur cœur, mais s'armant toujours pour cela de quelque prétexte plausible, et les accusant d'innovation, de schisme, ou d'hérésie ; quoique le christianisme n'ait jamais admis qu'aucun de ces noms pût servir de prétexte, pour persécuter qui que ce fût, en matières purement de religion : car le christianisme est doux et endurant ; ses principales qualités sont la foi, l'espérance, et la charité, qu'un persécuteur ne sauroit avoir, tant qu'il est persécuteur ; car la croyance d'un homme et ses espérances doivent être mal fondées, et l'on ne sauroit dire qu'il a de la charité pour son prochain, dès qu'il cherche à violenter son esprit ou à persécuter son corps, pour le forcer à admettre certains articles de foi, ou à adopter tel ou tel culte pour rendre son hommage à Dieu.

Ce

Ce fut ainſi que la fauſſe égliſe prit naiſſance et s'arma de la puiſſance, mais quelque dégénérée qu'elle fût, elle voulut toujours conſerver le nom qu'elle ne méritoit plus, et prit le tître d'épouſe de l'agneau, de véritable égliſe, de mère des fidèles ; forçant un chacun à recevoir ſa marque, ſoit au front ou à la main droite, c'eſt-à-dire, publiquement ou en ſecret. Mais dans le fait et en verité elle étoit celle dont le nom eſt Myſtère, la grande Babylone, la mère des paillardiſes, la mère de ceux, chez qui, malgré toute leur montre et tout leur appareil de religion, on ne reconnoiſſoit plus l'eſprit, la nature et la vie de Jéſus-Chriſt, qui étoient devenus vains, mondains, ambitieux, avares, cruels, &c. or ce ſont là les fruits de la chair et non de l'eſprit.

Ce fut alors que la vraie égliſe ſe ſépara de la ſuperſtition et de la violence, et ſe retira dans le déſert ; c'eſt-à-dire devint

vint moins publique et plus ſolitaire ; cachée et pour ainſi dire inviſible aux yeux des hommes, quoiqu'elle éxiſtât encore dans le monde. Ce qui fait voir qu'il ne lui étoit pas eſſentiel d'être toujours viſible pour être la vraie égliſe au jugement du Saint Eſprit, car elle n'en étoit pas moins la vraie égliſe, quoique dans le déſert, quoiqu' alors moins viſible et moins brillante qu'elle ne l'avoit été dans l'origine, lorſqu'elle jouiſſoit de toute ſa première ſplendeur. Dans ces entrefaites elle fit pluſieurs efforts pour reparoître ; mais les eaux étoient encore trop hautes, tous chemins lui étoient fermés, et pluſieurs de ſes dignes enfans, à différentes époques et dans différentes nations, furent les victimes de la cruelle ſuperſtition, pour n'avoir pas voulu renoncer à la verité.

Le dernier ſiècle fit quelques pas pour s'en rapprocher, tant pour la doctrine et

le culte, que pour la pratique. Mais la pratique ne tint pas longtems, car la méchanceté ſe gliſſa bientôt parmi ceux qui profeſſoient la réforme auſſi bien que parmi ceux dont ils s'étoient ſéparés; de ſorte qu'il devint impoſſible de les diſtinguer par les fruits de leur converſation: et l'on vit bientôt ſi ce ne fut pas les réformateurs, du moins leurs enfans, s'armer de la puiſſance terreſtre, et de la force, pour ſoutenir et étendre cette même réforme à laquelle ils n'avoient d'abord employé que des armes ſpirituelles: et j'ai ſouvent fait cette refléxion, que c'étoit ſûrement là une des grandes raiſons qui avoit empêché la réforme de faire plus de progrès, dans le vrai ſens où l'on doit l'entendre, quant à l'eſprit de la religion. Car tant que les réformés furent humbles, et animés du vrai eſprit de la religion; tant qu'ils eurent confiance en Dieu, n'eurent recours qu'à lui

et

et vécurent dans ſa crainte, n'ayant point recours aux moyens de la chair et du ſang pour ſe procurer leur délivrance par des voies humaines ; l'égliſe voyoit journellement ſe réunir à elle nombre de fidèles, qu'il y avoit tout lieu d'eſpérer qui ſeroient ſauvés : car ils s'occupoient bien plus de conſerver leur foi pure, et d'endurer la perſécution avec patience, que de s'y ſouſtraire ; et cherchoient plutôt à répandre la connoiſſance de la vérité, par leur foi et leur patience dans les tribulations, qu'à ôter la puiſſance temporelle des mains de leurs perſécuteurs : et ceux qui agiſſent autrement ſeront aſſez heureux, ſi le Seigneur ne les laiſſe pas détruire par les mêmes moyens qu'ils ont mis en uſage pour s'établir.

Leur doctrine en certains points, étoit défectueuſe, dans d'autres choſes voulant éviter ce défaut ils tomboient dans le contraire ; et leur culte en général, paroiſſoit

roiſſoit plutôt tenir de l'eſprit des hommes que de celui de Dieu. Ils reconnoiſſoient à la vérité l'eſprit, l'inſpiration, et la révélation, et fondoient leur ſéparation et leur réforme ſur le ſens des écritures, et la manière dont ils les expliquoient et les entendoient en les liſant. Or voici quel étoit leur raiſonnement : l'écriture eſt le texte, l'eſprit donne l'explication, et il la donne à chacun pour ſoi ; mais la prière et la prédication n'étoient point encore aſſez dégagées des inventions humaines, de la tradition et de l'art, leurs miniſtres avoient trop d'autorité et de grandeur temporelle, ſurtout en Angleterre, en Suéde, en Danemarc, et dans quelques parties de l'Allemagne ; c'eſt pourquoi, en Angleterre il plut à Dieu de nous faire ſubir pluſieurs changemens, nous feſant paſſer d'un vaiſſeau dans un autre. Le premier changement qui ſuivit humilia le clergé, d'où il reſulta

une

une exactitude plus ſtricte à prêcher la parole de Dieu, plus de ferveur dans la prière, plus de zèle à garder le jour du Seigneur, plus de diligence à catéchiſer les enfans et les domeſtiques, et à répéter chez ſoi à ſa famille ce qu'on avoit entendu en public. Mais ceux-là mêmes, dès qu'ils eurent le pouvoir en main, voulurent non ſeulement s'en ſervir, pour chaſſer les uns du temple, mais même pour en forcer d'autres à y entrer, ils ſe montrèrent plus rigides dans leurs doctrine, que ſévères dans leur propre conduite; plutôt des dévots attachés à un parti, que des perſonages vraiment religieux; ceci fut cauſe que l'on vit paroître une autre peuple encore mieux choiſi et plus retiré.

Ceux-là ne vouloient point communiquer en public, avec les autres, mais formoient entr'eux des égliſes où ils admettoient ceux qui pouvoient rendre compte

de leur conversion, ou qui pouvoient citer quelques instances remarquables des effets de la grace de Dieu sur leurs cœurs. Des regles faites d'un commun accord étoient le lien de leurs assemblées où ils se regardoient tous comme frères ; ils étoient d'un esprit plus doux que les autres et sembloient recommander la religion par les charmes de l'amour, de la miséricorde, et de la bonté, plutôt que par la terreur des jugemens de Dieu, et des châtimens, moyen dont ceux qui les avoient précédé fesoient usage, pour faire rentrer en eux-mêmes ceux à qui ils vouloient inspirer le goût de la religion.

Ils donnoient aussi une plus grande liberté de prêcher, car ils permettoient à qui que ce fût de leurs membres de parler ou de prier, aussi bien qu'à leur ministre, qu'ils choisissoient eux-mêmes et non pas le Gouvernement ; quiconque d'entr'eux se sentoit intérieurement pous-

sé

ſé à faire l'un ou l'autre, avoit la liberté de ſuivre le mouvement, qu'il ſentoit au dedans de lui ſoit qu'il fût miniſtre ou laïque, ou même du plus bas rang. Mais hélas! cette claſſe-là même, eſſuya de grandes pertes, et ils dégénérèrent, dès quils eurent tâté du pouvoir temporel, de la faveur des princes, et des profits qui en ſont les conſéquences; car quoiqu'ils euſſent demandé l'abolition des égliſes, du clergé et des revenus qui y étoient attachés, quand ils furent mis à cette épreuve tentante, éblouis par les honneurs et les biens de ce monde, ils n'eurent pas la force de réſiſter, ils acceptèrent de bons bénéfices, et ſurvivans à leurs propres principes, tombèrent en contradiction avec eux-mêmes; et ce qu'il y eut de pis c'eſt que quelques-uns d'entr'eux devinrent perſécuteurs *pour l'amour de Dieu*, eux qui ne feſoient que ſortir de la fournaiſe. Ceci fit que quelques-uns s'avancèrent un pas de plus, c'eſt-à-dire

dans l'eau. Ils adoptèrent un autre baptême, ne ſe croyant pas baptiſés ſuivant l'écriture, et eſpérant qu'en ſe ſoumettant à cette cérémonie ils s'aſſuroient la préſence de Dieu, et ſa puiſſance, qu'ils cherchoient et déſiroient. Ceux-ci firent profeſſion de négliger, pour ne pas dire de renoncer et trouver à redire, non ſeulement à ce qu'on requît dans les miniſtres la ſcience humaine, mais même à ce qu'ils en fiſſent uſage; rejettant pareillement les autres qualités requiſes, et ſe bornant aux ſecours de l'eſprit de Dieu, et aux talens ordinaires au commun des hommes. Et pendant un certain tems, de même que Jean, ils parurent aux autres ſocietés une lumière brulante et luiſante.

Ils étoient très diligens, ſimples dans leurs manières, et graves; bien inſtruits dans les écritures et fermes dans les principes qu'ils profeſſoient; eſſuyant beaucoup de reproches et de contradictions,

tions ; mais ce qui avoit causé la chute des autres causa aussi la leur ; ils ne tardèrent pas à être gâtés par le pouvoir temporel, et ils en eurent assez pour faire juger de ce qu'ils auroient fait s'ils eussent pu en obtenir d'avantage ; ils se reposoient trop aussi sur le baptême d'eau, qu'ils avoient adopté, aulieu de passer de là à celui du feu et du Saint Esprit : car c'est là le vrai baptême de celui qui est venu le van à la main, pour nettoyer son aire totalement et non point en partie, pour purifier son peuple de tout ce qui êtoit d'un mauvais alloi et rendre l'homme plus pur que le fin or. Enfin ils devinrent hautains, durs, persuadés de leur propre justice, s'opposant à tout ce que tendoit à une plus grande perfection, qu'ils ne croyoient pas possible ; trop prêts à oublier les jours de leur enfance, qui cependant leur avoit donné le peu de beauté réelle qu'ils avoient alors ; de sorte que plu-

 sieurs

ſieurs ſe ſéparèrent d'eux, ainſi que de toutes les autres égliſes et ſociétés viſibles, et errèrent ça et là comme des brebis ſans paſteur, et comme des tourterelles qui avoieut perdu leurs compagnes, cherchant leur bien-aimé ſans pouvoir le trouver, déſirant ardemment de connoître celui que leur ame aimoit plus que le principal chef de ſa réjouiſſance.

Les uns les nommèrent *Seekers*, c'eſt-à-dire Chercheurs ; d'autres les nommèrent La Famille d'Amour, parceque quand ils vinrent à s'entre connoître, ils s'aſſembloient quelque fois, non point pour prier ou prêcher formellement en tel lieu ou à telle heure fixe comme ils avoient été accoutumé de faire ci-devant ; mais ils attendoient enſemble en ſilence, et à meſure qu'il leur venoit quelques idées, qu'ils croyoient pouvoir attribuer à l'inſpiration divine ils les mettoient au jour. Mais il arriva que quelques-uns d'entr'eux,

d'entr'eux, perdant de vue l'humilité, et la crainte de Dieu, furent exaltés outre mefure à caufe de l'excellence des révélations, et au lieu de tenir leur efprit humblement dans la dépendance de celui qui avoit ouvert leur entendement, pour pénétrer le fens profond de fa loi, ils donnèrent champ libre à leur imagination, et confondant leurs propres rêveries avec les infpirations de l'efprit divin, ce mélange produifit un fruit monftrueux, qui devint le fcandale de ceux qui craignoient Dieu, et qui attendoient journellement dans le temple (mais pas un temple bâti de main d'homme) la confolation d'Ifraël, ceux enfin dont il eft dit, Juifs intérieurement, circoncis en efprit.

Leurs difcours et de leurs pratiques extravagantes leur firent donner le nom de *Ranters*, c'eft-à-dire, Extravagans. Car ils prétendoient que Jéfus-Chrift, en accompliffant la loi pour nous, nous

avoit affranchi de tout devoir et de toute obligation imposée par la loi, et qu'au lieu de la condamnation declarée par la loi contre tous péchés passés, la foi et la repentance suffisoient, disant que les mêmes choses qui nous eussent été imputées à péché ci-devant, si nous les eussions faites, dorenavant n'étoient plus péché, Jésus-Christ nous ayant délivré de la crainte servile de la loi, et que toutes choses que l'homme fesoit étoient bonnes, pourvu qu'il fût dans la persuasion et dans l'intention qu'elles fussent telles : de sorte que plusieurs se permirent les pratiques les plus énormes et les plus inexcusables, donnant pour excuse qu'ils pouvoient sans crime faire des choses que d'autres ne pouvoient faire sans se rendre coupables ; distinguant ainsi l'action de l'offense, et en fesant dépendre l'innocence de la situation de l'ame et de l'intention de celui qui le fait. De sorte qu'à ce

moyen

moyen l'abondance de la grace devoit toujours être surpassée par la surabondance du péché et que de la grace de Dieu on passoit à la convoitise ; et c'étoit le plan le mieux imaginé qui eût encore paru pour pecher en sureté : comme si Jésus-Christ fût venu non pour nous sauver en nous tirant du péché, mais pour nous sauver dans notre péché, non pour nous affranchir de l'empire du péché, mais pour nous procurer une plus grande liberté de pécher sans courir de risques, puisqu'il sembloit se charger des conséquences.

Cette doctrine fut la ruine de plusieurs, et la cause malheureuse de la perte irréparable de leur bonheur éternel, scandalisa les bons, et donna occasion aux méchans de tourner la religion en ridicule.

CHAP. II.

De la manière dont cette ſociété s'eſt formée, de ſon principe fondamental, de ſa doctrine, et de ſes pratiques, qui conſiſtent en douze points qui en ſont les conſéquences ; des progrès de ladite ſociété et des perſécutions qu'elle a éſſuyées. Exhortation addreſſée à l'Angleterre *à ce ſujet.*

CE fut à peu près à cette époque, ainſi qu'on peu le voir par les annales de George Fox, que, par un effet de ſa ſageſſe éternelle, et de ſa bonté infinie, Dieu voulut que l'orient d'en haut viſitât cette nation alors enſevelie dans les ténébres et dans l'erreur ; oui, et la parole de lumière et de vie fut communiquée d'une manière plus ſure et plus claire, par le

témoignage

témoignage de cet instrument d'élite, fait pour éxécuter les grands desseins de Dieu, comme plusieurs milliers peuvent le certifier aujourdhui, dont gloire soit rendue au nom du Seigneur, à jamais !

Car comme elle touchoit la conscience et amollissoit le cœur, elle ouvrit les yeux de plusieurs, et leur apprit à chercher ; de sorte que ce qui avoit couté à plusieurs tant de peines et d'embarras à chercher sans effet hors d'eux-mêmes ; ils trouvèrent à l'aide de ce nouveau ministère, ce qu'ils cherchoient, c'est-à-dire, la voie de la paix de Dieu ; et la trouvèrent où ils désiroient la posséder, au dedans d'eux-mêmes. Car on leur apprit à chercher au dedans d'eux-mêmes la lumière de Jésus-Christ, comme étant la semence et le levain du royaume de Dieu ; près de tous, puisque tous l'ont au dedans d'eux-mêmes, et que c'est là le talent que Dieu confie à chacun, un temoin fidèle et véritable,

ritable, un directeur juste qui parle au cœur, la grace salutaire de Dieu qui est "clairement apparue à tous les hommes," et quoique peu y fassent attention. Le chrétien attaché aux traditions, rempli de lui-même, opiniâtre et entêté à se croire dans le droit chemin, gouverné par la passion et par un zèle aveugle, méprisa ce principe comme une chose basse et commune; ou bien le combattit comme une innovation, et comme tel lui donnant des noms odieux, niant dans son dépit et son ignorance qu'il fût vrai que la puissance et l'esprit de Dieu se manifestât de nouveau à l'homme dans ce tems-là; quoiqu' assurément jamais cela n'eût été plus nécessaire pour faire de vrais chrétiens: resemblant en cela aux Juifs qui rejettoient le fils de Dieu, en même tems qu'ils professoient aveuglément qu'ils attendoient la venue du Messie: et cela parcequ'il ne paroissoit pas au milieu

d'eux

d'eux ſuivant leur attente et l'idée que leurs eſprits charnels s'en étoient faite.

Ceci fut cauſe que l'on vit paroître un grand nombre de livres pleins d'invectives, qui remplirent les grands d'envie, et les petits de rage; et qui en oppoſant quantité d'obſtacles au progrès de cette ſainte doctrine en rendit le chemin vraiment étroit pour ceux qui vouloient y entrer. Cependant Dieu n'abandonna point ſon propre ouvrage, et ce temoignage parvint enfin à ſe faire entendre de ceux qui étoient fatigués et peſamment chargés, de ceux qui avoient faim et ſoif, des pauvres, des néceſſiteux, de ceux qui étoient dans la triſteſſe et accablés d'un grand nombre de maladies, qui avoient tout dépenſé avec des médécins incapables de les guérir, et qui n'attendoient plus de ſecours que d'en haut, que du ciel même; *il les réunit, les conſola et les établit, ils virent après avoir eſſayé de tout,*

que

que rien ne pouvoit opérer leur guérison que Christ lui-même; ils savoient qu'il avoit suffi d'un seul de ses regards, de toucher sa robe, d'être relevé de sa main, pour guérir le flux de la pauvre femme, pour ressusciter le serviteur du centurion, le fils de la veuve, la fille du Gouverneur, et la mère de Pierre; et semblables à elle ils ne sentirent pas plutôt dans leurs ames les effets de sa grace et de sa puissance, qu'ils furent prêts à lui obéir et à rendre témoignage à son pouvoir; et le firent avec toute la résignation et la fidèlité possible, malgré les moqueries, les contradictions, les confiscations, les coups, les emprisonnemens et autres tribulations qu'ils eurent à éprouver pour l'amour de son saint nom.

Ces terribles épreuves furent si grandes et si multipliées, qu'à en juger suivant la sagesse humaine, ils n'auroient probablement pas pu se garantir d'être en-

engloutis

gloutis tout vifs, par les vagues furieuses qui s'élévoient contr'eux, et les battoient avec tant de violence, si ce n'est que le Dieu de toutes miséricordes étoit au milieu d'eux, et les soutenoit de sa main toute puissante ; de sorte que souvent les montagnes fuyoient ou s'évanouissoient devant la puissance dont ils étoient remplis, et qui agissoit merveilleusement pour eux et en eux : car l'un ne va point sans l'autre ce qui en les raffermissant dans leur foi, leur fut d'une grande consolation, et leur fit voir que tout étoit possible à celui à qui ils avoient affaire ; et que plus ce que Dieu exigoit d'eux paroissoit révolter la sagesse humaine, et les exposer à la fureur du monde, plus Dieu paroissoit leur aider à surmonter tous obstacles et à rendre témoignage à sa gloire.

De sorte que jamais peuple n'a pu dire avec plus de raison qu'eux, " Tu ès notre soleil

« ſoleil et notre bouclier, notre rocher et « notre ſanctuaire, par toi nous avons franchi la muraille, par toi nous nous ſommes « jettés ſur toute une bande, par toi nous « avons mis en fuite les armées des étrangers ;" et comme Dieu avoit déchargé leurs ames du fardeau peſant de la vanité et du péché, qu'il avoit enrichi la pauvreté de leur eſprit, qu'il avoit appaiſé la grande faim et la grande ſoif qu'ils avoient de la juſtice eternelle, et qu'il les avoit raſſaſiés des bonnes choſes dont ſa maiſon abonde, et les avoit établis diſpenſateurs de ſes dons ; ils ſe répandirent de tous côtés parmi ces nations, pour annoncer aux habitans d'icelles ce que Dieu avoit fait en leur faveur ; ce qu'ils avoient trouvé, où, et comment ils l'avoient trouvé, c'eſt-à-dire, le chemin de la paix de Dieu, invitant tous les hommes à venir voir et à juger chacun pour ſoi de la vérité de ce qu'ils leur annonçoient.

Et

Et comme ils rendoient témoignage au principe de Dieu dans l'homme, à la perle précieuſe et au levain de ſon royaume, aſſurant que c'étoit le ſeul moyen capable de vivifier l'homme, de le convaincre et de le ſanctifier, ils leur feſoient comprendre ce que ce principe étoit en ſoi-même et pourquoi il leur étoit donné; comment il pouvoient le diſtinguer de leur propre eſprit, et des alluſions trompeuſes de l'eſprit malin; ce qu'il feroit pour ceux dont le cœur auroit renoncé à la vanité du monde, à ſes miniſtres et à ſes voies de mort, pour s'attacher à ſa lumière divine qui étoit au dedans d'eux-mêmes, qui découvre et condamne le péché ſous quelque forme qu'il ſe préſente, qui enſeigne à reſiſter à la tentation. Pourvu qu'on lui prête attention lorſqu'elle veut nous éclairer, nous convaincre, et qu'on lui obéiſſe, elle nous donne le pouvoir d'éviter les choſes qui

dé-

déplaisent à Dieu, et de nous en garantir, et nous fortifie dans l'amour, la foi et ses bonnes œuvres. Afin que l'homme qui par le péché est devenu comme un désert, plein de ronces et d'épines, redevînt comme le jardin de Dieu cultivé par son pouvoir divin, abondant en plantes pleines de beauté et de vertu, plantées par la main de Dieu même, et à sa louange éternelle.

Mais ces prédicateurs qui eux-mêmes avoient fait l'experience des bonnes nouvelles qu'ils annonçoient, savoir la vérité de Dieu, et son royaume, ne pouvoient pas courir toutefois que l'idée leur en prenoit, ni prier ou prêcher quand il leur plaisoit, mais selon que Jésus-Christ leur rédempteur les y préparoit et les y excitoit par son esprit divin: et dans leurs assemblées ils attendoient qu'il se fit sentir à eux, et ne parloient qu'autant qu'il les fesoit parler; ils parloient comme ayant autorité

autorité et non pas comme les Pharisiens. Et il se fit connoître aux esprits solides dont Dieu avoit plus ou moins ouvert les yeux, de sorte que l'un eut le don de l'exhortation, un autre le don de la reprimande, un autre celui de la consolation, et tous par le même esprit, pour concourir au même but, c'est-à-dire, à édifier et à convaincre un grand nombre de personnes.

Et en effet ils devinrent forts et hardis par la fidelité; la puissance et l'esprit de Jésus-Christ les fit fructifier abondamment, car en peu de tems on vit des milliers d'hommes se convertir à la verité au dedans d'eux-mêmes; étant persuadés par les souffrances de ces personages et par leur témoignage: de sorte que dans la plûpart des comtés et dans plusieurs villes considérables d'Angleterre il se forma des assemblées, et « le Seigneur ajou-« toit de jour en jour à l'église des gens

« pour

" pour être ſauvés." Car ils furent diligens à planter et à arroſer, et le Seigneur benit leur travaux, et les fit fructifier abondamment malgré les faux bruits, les calomnies, les perſécutions violentes, et les autres obſtacles qui s'oppoſoient à leurs progrès, et qu'ils éprouvoient non ſeulement de la part des puiſſances de la terre, mais de la part de tous ceux à qu'il prenoit idée de leur faire quelque inſulte ou quelque affront: de ſorte qu'on auroit pu avec juſteſſe les comparer à de pauvres brebis deſtinées à la tuerie, ou à un peuple " fait pour être égorgé pendant " tout le jour."

L'on feroit un volume entier, plutôt qu'une préface ſi l'on vouloit répéter tout ce qu'ils eurent à ſouffrir non ſeulement de la part de ceux qui feſoient profeſſion de religion, que de ceux qui vivoient dans le libertinage, des magiſtrats et de la populace: de ſorte qu'on pouvoit

dire

dire avec raiſon de ces objets de la haine et du mépris du monde ; qu'ils s'avançoient en pleurant et ſemoient dans les larmes, rendant témoignage à la précieuſe ſemence, à la ſemence du royaume des Cieux, qui ne conſiſte point en paroles, mêmes les plus belles et les plus élevées dont l'eſprit humain puiſſe faire uſage, mais en la puiſſance de Jéſus-Chriſt luimême ; à qui Dieu le père a donné tout pouvoir en ciel et ſur la terre, pour commander aux anges et aux hommes. C'étoit lui qui leur communiquoit ſa puiſſance, ainſi que leurs progrès en font foi. Car par leur miniſtère pluſieurs quittoient les ténébres pour la lumière, et abandonnoient la voie large et aiſée, pour entrer dans le ſentier étroit de la vie et de la paix, et ils les ramenoient à une converſation ſérieuſe, mûre et ſelon Dieu, qui etoit la pratique de la doctrine qu'ils enſeignoient.

Sans

Sans cette influence ſecrète et divine, il eſt impoſſible de régénérer et de vivifier des ames qui ſont mortes, et c'eſt faute de poſſéder ce pouvoir régénérant et vivifiant, que tant de miniſtères qu'il y a eu, et qu'il y a encore, dans le monde fructifient ſi peu. O! ſi le peuple et ſes miniſtres pouvoient ſentir cela! mon cœur eſt ſouvent troublé, et je m'afflige et m'inquiète ſur leur ſort! S'ils poſſedoient la ſageſſe, et qu'ils vouluſſent conſidérer et prendre à cœur des choſes ſi importantes et ſi eſſentielles pour leur bonheur éternel!

Ici nous diſtinguerons deux choſes; la doctrine qu'ils enſeignoient, et l'exémple qu'ils donnoient aux autres. J'ai déja touché un mot de leur principe fondamental qui eſt comme la pierre angulaire de tôut leur edifice, et dans le fait, pour en parler dignement et avec propriété, le point eſſentiel qui les caractériſe

et

et les distingue spécialement de tous les autres, c'est-à-dire, la lumière de Jésus-Christ, au dedans d'eux, le vrai don de Dieu pour le salut de l'homme. Ce principe est le tronc d'où partirent, comme autant de branches, les différens points de doctrine dont je vais faire l'énumeration suivant leur ordre naturel et expérimental.

Le premier étoit de se repentir des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant ; ce qui renferme trois opérations. 1. Connoître le péché. 2. En concevoir une sainte horreur et un saint repentir. 3. S'amender à l'avenir. Voilà quelle étoit la repentance qu'ils prêchoient, à laquelle ils exhortoient les autres, et qui étoit le résultat naturel du principe dont ils vouloient les convaincre. Car de la lumière venoit la connoissance du péché, de cette connoissance l'horreur et le repentir, et de cette horreur et

de

de ce repentir, l'amendement. Or cette doctrine de repentance mène à la justification, c'est-à-dire, au pardon des péchés passés, par Jésus-Christ, (le seul de qui nous puissions attendre la propitiation) et la sanctification, où la purgation de l'ame de la souillure et de l'habitude du péché, par la lumière de l'esprit de Jésus-Christ dans nos ames ; et c'est-là la vraie justification, suivant toute l'étendue du mot qui signifie que le coupable est justifié de tous péchés passés comme s'ils n'eussent jamais été commis, par l'amour et la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ, et que l'homme est rendu intérieurement juste par la puissance purifiante et sanctifiante de Jésus-Christ, qui se manifeste à l'ame ; et c'est ce qui s'appelle ordinairement sanctification. Mais quiconque rejette l'auteur de sa sanctification n'éprouve point la vertu de son sacrifice, le but de sa venue étant de

de delivrer ſon peuple de la ſouillure du péché ; c'eſt pourquoi ceux qui réſiſtent à ſa lumière et à ſon eſprit rendent inutiles pour eux les mérites de ſon incarnation et de ſon ſacrifice.

De là ſuivoit un ſecond point de doctrine qu'ils ſe trouvoient engagés à annoncer comme étant "le but, le prix de la "celeſte vocation" de tous les vrais chrétiens ; c'eſt-à-dire, de viſer à la perfection ſuivant les écritures de vérité ; qui nous aſſurent que c'étoit là le grand objet de la venue de Chriſt ; la nature de ſon royaume, et ſon deſſein en nous donnant ſon eſprit ; à ſavoir afin que nous fuſſions parfaits, comme notre père céleſte eſt parfait ; et ſaints, parceque Dieu eſt ſaint. Et c'étoit là l'objet de tous les travaux des apôtres, ſavoir que les chrétiens fuſſent ſanctifiés en corps, en ame et en eſprit ; mais ils n'annoncèrent jamais la perfection de ſageſſe ou de gloire

dans ce monde ; ni l'affranchiſement de la mort, ou des autres infirmités humaines ; comme quelques-uns ont eu la foibleſſe de le croire, ou la malice de l'inſinuer contr'eux.

Ils apelloient cet état, rédemption, régénération, nouveauté de vie : enſeignant partout, ſuivant leur fondation, qu'à moins que cette œuvre ne fût connue, il n'y avoit point à eſpérer d'hèriter le royaume des cieux.

Troiſièmement de la ſuivoit naturellement la doctrine des châtimens et des récompenſes éternelles, et ils ont aſſez de raiſons pour les fortifier dans cette opinion ; car ſans cela ne pourroit on pas les regarder comme les plus malheureux de tous les hommes, eux qui pendant quarante ans avoient tant ſouffert pour la verité qu'ils profeſſoient, qui dans quelques occaſions avoient été traités comme les derniers des hommes, comme s'ils euſſent été " la raclure de tous.

Voici le grand objet de leur doctrine et de leur miniſtère que la plupart de ceux qui font profeſſion d'être chrétiens ſemblent adopter, mais qu'ils ne ſoutiennent que du bord des levres et par forme, mais non point avec force et ſainteté ; qualités que les hommes ont en général perdues depuis qu'ils ſe ſont écartés de ce principe, de cette ſemence de vie, qui ſe trouve en chaque homme, negligée et perdue de vue, en laquelle et par laquelle ſeule leurs ames pouvoient être vivifiées, pour ſervir le Dieu vivant en nouveauté de vie. Car comme la religion n'avoit plus d'énergie, et que la plupart vivoient et adoroient Dieu ainſi que bon leur ſembloit, et non point ſuivant la volonté de Dieu, et l'eſprit de Chriſt ; (car alors leurs œuvres auroient été des fruits dignes du Saint Eſprit) ainſi ce que les Quakers prêchoient avec tant de force n'étoit point une croy-

ance ſans fondement, mais une vérité d'éxpérience ; non une formalité, mais la vraie piété. Car ils ſentoient en eux-mêmes par l'efficacité des juſtes jugemens de Dieu, que ſans la ſanctification aucun homme ne peut voir le Seigneur avec joie.

Ces points généraux, qui étoient en quelque façon les branches principales de leur doctrine, ſe ſubdiviſoient encore en pluſieurs autres branches particulières ; qui expliquoient encore plus clairement et vérifioient l'efficacité et la verité de leur doctrine générale, dont leur conduite et toute leur vie donnoit l'exemple.

1. Leur communion et leur charité réciproque. C'eſt ce que tout le monde dit d'eux: ils ſe réuniſſent, s'entr'aident, et ſe ſoutiennent les uns les autres ; c'eſt pourquoi il eſt ſi commun d'entendre dire ; Voyez comme les Quakers s'entr'-aiment et ont ſoin les uns des autres ;

d'autres

d'autres moins modérés disent, les Quakers n'aiment que les Quakers: et si l'amour réciproque, la communion intime en religion, l'éxactitude à se réunir pour rendre ses hommages à Dieu, et l'attention à s'éntr'aider, peuvent être regardé comme le caractère distinctif des chrètiens de la primitive église, ils le possedoient amplement; le Seigneur en soit loué.

2. Aimer ses ennemis, est un principe qu'ils enseignoient et pratiquoient. Car non seulement ils refusoient de se venger des injures qu'ils avoient reçues, et le condamnoient comme une chose opposée à l'esprit du Christianisme; mais ils pardonnoient généreusement, et même aidoient et soulageoient, ceux qui s'étoient montrés cruels à leur égard, quand il se trouvoient à même de leur revaloir ce qu'ils en avoient souffert. L'on pourroit en donner plusieurs éxemples et

méme d'aſſez remarquables. Ils tâchoient par leur foi et leur patience de ſe mettre au deſſus de l'injuſtice et de l'oppreſſion, et ils prêchoient aux autres la pratique de cette vertu vraiment Chrétienne.

3. Ils ſoutenoient encore qu'il ſuffiſoit de dire la vérité de la manière ſimple que Jéſus-Chriſt nous recommande, et de ne l'aſſurer entre Chrétiens que par *Oui* ou *Non*, ſans faire aucun ſerment, et cela 1° parceque Jéſus-Chriſt nous le défend expreſſément, Matt. v. En ſecond lieu, parcequ' étant liés par la verité au dedans d'eux-mêmes, tout ſerment étoit inutile, et que c'eût été donner lieu de douter de leur véracité, ſi, étant Chrétiens, ils euſſent voulu aſſurer la vérité d'une manière extraordinaire, regardant un ſimple *Oui* ou *Non*, ſans aucun aſſertion, atteſtation, ou preuve ſurnaturelle, comme beaucoup plus convenable à la droiture de l'évangile. Mais en même

tems

tems ils consentoient, s'ils disoient une fausseté à être punis aussi sévèrement que les autres le sont pour un parjure; et à ce moyen ils excluent tous sermens soit vrais, faux, ou prophanes, dont la terre est, et a été, affligée; et qui ont offensé et offensent tellement l'Etre Suprême.

4. Souffrir, et ne point combattre, est encore un des principes qui sont particuliers à cette société. Ils soutiennent que la Christianisme enseigne à "changer "les épées en coûtres, et les lances en serpettes," et à renoncer à la guerre afin que les loups puissent "reposer au milieu des "agneaux, les lions parmi les veaux," et que toute maxime de destruction soit effacée du cœur des hommes: les exhortant, à tourner leur zèle contre le péché, et leur colère contre Satan, et à ne plus se faire la guerre les uns aux autres. Car selon l'apôtre Jacques, toutes guerres et tous combats viennent de la convoitise du

du cœur humain, et non point de l'esprit doux de Jésus-Christ, qui est un capitaine d'un autre genre de guerre, dans laquelle l'on employe d'autres armes. Ainsi de même que la methode de dire simplement la vérité succéda aux sermens, de même la foi et la patience succédèrent aux combats, dans leur doctrine et leur pratique. Et le gouvernement civil ne doit pas pour cela les regarder d'un mauvais œil, car par la même raison qu'ils ne prendront point les armes pour le gouvernement, ils ne les prendront point non plus contre lui ; et ce n'est pas peu de chose que d'être assuré de ce dernier avantage. Il ne feroit pas raisonable de blamer des gens de ne pas faire pour autrui ce qu'ils croyent ne pas devoir faire pour eux-mêmes. D'ailleurs, même en mettant le Christianisme de côté, la paix avec tous ses inconveniens, ne vaut-elle pas

mieux

mieux en général que la guerre avec tous ſes avantages, quand on conſidère ce qu'elle coûte? Mais quoi qu'ils ne fuſſent point d'avis de prendre les armes ils étoient très fort d'avis de ſe ſoumettre au gouvernement, et cela non ſeulement par crainte, mais par conſcience, toutefois que le gouvernement ne cherche point à troubler leur conſcience; regardant tout gouvernement comme repréſentant Dieu, et un bon gouvernement comme un grand bien pour le genre humain. Cependant, victimes tantôt d'un zèle aveugle, et tantôt de l'interêt, ils ont eſſuyé plus de rigueur de la part du gouvernement qu'aucune ſecte de notre ſiècle; et pourtant l'on peut dire, qu'à la religion près, aucune ſociété religieuſe n'a moins troublé les magiſtrats dans l'éxécution des devoirs de leur charge.

5. Une autre partie du caractère des membres de cette ſociété, c'eſt qu'ils re-

fuſent de payer la dîme et les impôts pour le miniſtère national, et cela pour deux raiſons. La première c'eſt qu'ils croyent que toute contribution forcée, même pour ſoutenir les miniſtres de l'évangile, n'eſt point légitime et eſt contraire au commandement du Jéſus-Chriſt, qui a dit, " Vous l'avez reçu gratuite-" ment, donnez le de même." Au moins ils croyent que ſi l'on contribue au ſoutien des miniſtres de l'évangile, une telle contribution doit être libre, et non point forcée. Leur ſeconde raiſon c'eſt que les miniſtres de la nation ne ſont point des miniſtres ſelon l'évangile, que leur création n'eſt point ſelon le Saint Eſprit, mais ſelon l'eſprit du monde et ſes artifices. De ſorte que ce n'eſt point par humeur ou par caprice, mais par un motif de conſcience envers Dieu, qu'ils croyent ne pas devoir aider à ſoutenir les miniſtres de la nation où ils demeurent

demeurent, parceque ces fortes d'emplois ne font que trop, et trop visiblement, des moyens de s'aggrandir dans le monde.

6. Un autre point de doctrine qu'ils mettent en pratique, est de ne point avoir d'egard aux perfonnes, de quelque rang qu'elles foient, et ceci leur a attiré bien des affronts et des injures. Ils affuroient que c'étoit un péché de donner des titres flatteurs, de faire des complimens ou des geftes pour marquer le refpect. Ils favoient pourtant diftinguer la vertu et l'autorité, et le fefoient d'une manière fimple et unie, mais fincère et fuffifante ; fe rapellant l'exemple de Mardochée et d'Elihu, mais encore plus particulièrement le commandement de leur Seigneur et Maître Jéfus-Chrift, qui défendoit à fes difciples d'appeller les hommes *Rabbi*, ce qui veut dire Seigneur ou Maître. Ils rejettèrent auffi les complimens et falutations ordinaires de ces

 tems-là,

tems-là, afin d'humilier, plutôt que d'encourager, l'amour propre et la vanité auxquels l'eſprit de l'homme eſt ſi ſujet depuis ſa chute : et quoique cela rendît leur converſation déſagréable, cependant ceux qui ſe rapelleront ce que Jéſus-Chriſt diſoit aux Juifs, « Comment pouvez vous « croire, vous qui recevez des honneurs les « uns des autres ?» s'en trouveront moins choqués, s'ils font cas de ſa doctrine.

7. Ils tutoyoient auſſi tous ceux à qui ils parloient, de quelque rang qu'ils fuſſent parmi les hommes, et c'eſt une grande preuve de la ſageſſe de Dieu, d'avoir fait paroître dans le monde cette ſociété avec tant de ſimplicité ; car c'étoit comme une pierre de touche au moyen de laquelle ils connoiſſoient au premier abord l'humeur de ceux avec qui ils ſe trouvoient ; qui feſoit voir ce qu'ils étoient au dedans, et qui, quelque

cas

cas qu'ils paruſſent faire de la religion, découvroit bientôt leur vanité. Ce mot de toi paroiſſoit ſi dur à quelques-uns, et ils s'en offenſoient à un tel point, qu'on en a vu leur répondre " Qui tutoyes tu ? " tutoyes mon chien : ſi tu t'aviſes de me " tutoyer, je te tutoyerai de mon poing " par le nez ;" oubliant euxmêmes de quelle manière ils parlent à Dieu dans leurs prières, oubliant que c'eſt le ſtile de l'écriture ; et que parler autrement, c'eſt s'exprimer d'une manière impropre à ne conſidérer que les régles de la langue. Mais je demande quel bien la religion avoit fait à des gens qu'on mettoient hors d'eux mêmes, en ſe ſervant à leur égard, de cette manière de parler, ſimple, honnête, et pourtant vraie ?

8. Ils donnoient eux-mêmes l'exemple du ſilence, n'ayant que peu de choſes à dire dans l'occaſion. Ils n'avoient qu'une parole dans le commerce, et quoique puſſent

leur

leur dire leurs pratiques, ils ne s'en relâchoient point, et préféroient la vérité et le bon exemple au profit qu'ils auroient pu faire. Ils cherchoient la ſolitude, et s'ils ſe trouvoient en compagnie ne ſe permettoient point de diſcours dont Dieu pût être offenſé, et évitoient d'en entendre de tels lorſqu'ils pouvoient s'en garantir, et par là ils conſervoient leurs ames pures et libres de toutes penſées et de tous amuſemens dangéreux. Ils ne vouloient point non plus ſuivre la coutume qu'on a de ſe dire Bon jour, Bon ſoir, Dieu vous conduiſe ; car ils ſavoient que le jour étoit bon, et la nuit auſſi, ſans le ſouhaiter, et que dans la troiſième phraſe le nom de Dieu étoit employé avec trop de légèreté, et trop peu de reconnoiſſance, et par conſéquent étoit pris en vain ; d'ailleurs ils regardoient ces paroles, comme des complimens d'habitude, auxquels on ne penſe pas plus

en

en les prononçant, qu'on ne penſe à aſſurer les gens de ſon reſpect et de ſa ſoumiſſion en ôtant ſon chapeau et feſant des révérences. Et comme en cela ainſi, qu'en toute autre choſe, ce qui étoit ſuperflu leur étoit incommode, non ſeulement ils s'en diſpenſoient, mais ſouvent ne pouvoient s'empêcher de blâmer ces ſortes des cérémonies.

9. C'eſt pour la même raiſon qu'ils ne buvoient point à la ſanté des gens, et ne demandoient point qu'on leur fît raiſon, comme cela ſe fait dans les compagnies; cette pratique non ſeulement eſt inutile, mais ils la trouvoient mauvaiſe dans ſes conſéquences. Car cela ſert à exciter les gens à boire plus qu'il ne faut pour la ſanté; d'ailleurs c'eſt une pratique aſſez vaine, et qui tient du paganiſme.

9. Ils ont auſſi une manière de ſe marier qui leur eſt particulière, et qui par

l'attention

l'attention qu'ils y apportent les diſtingue des autres ſocietés Chrétiennes. Ils diſent que le mariage eſt de fondation divine, et qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe unir. L'homme et la femme qui veulent ſe marier, ſe prennent pour mari et femme en préſence de témoins reſpectables, et ſe promettent qu'avec l'aide de Dieu ils s'entr'aimeront et ſe garderont la fidelité, juſqu'à ce que la mort les ſépare. Mais avant cela, ils ſe préſentent à l'aſſemblée qui ſe tient tous les mois concernant les affaires de la congrégation à laquelle ils appartiennent, et y déclarent publiquement l'intention où ils ſont de marrier enſemble, ſi l'aſſemblée n'y trouve point à redire. On ne manque jamais de leur faire les queſtions néceſſaires; par exemple, s'ils ont donné avis de leurs intentions à leurs pères et mères, ou à leurs tuteurs, s'ils en ont leur conſentement, &c. Il eſt d'ordinaire que l'aſſemblée

l'aſſemblée mette le tout par écrit, et nomme des perſonnes de poids pour former de la conduite des parties, et ſavoir ſi elles ne ſont point engagées avec quelque autre, ou ſi elles ſe ſont acquittées de leur devoir envers leurs parens ou leurs tuteurs, afin que d'en faire leur rapport le mois ſuivant à l'aſſemblée, où on les prie de revenir ſe préſenter. Lorſqu'il paroît qu'elles ont fait tout ce qu'il y avoit à faire, l'aſſemblée donne ſon conſentement et l'enregiſtre. Si la femme eſt veuve et qu'elle ait des enfans, on a ſoin qu'elle pourvoye à leur ſubſiſtance, avant que l'aſſemblée donne ſon conſentement au mariage. On avertit les parties de fixer un tems et un lieu convénable, et d'en donner avis à ceux de leurs parens, de leurs amis, et de leurs voiſins, qu'ils déſirent qui ſoient témoins de leur mariage ; là ils ſe prennent l'un l'autre par la main, et chacun d'eux en

ſon

ſon nom promet à l'autre amour et fidélité ainſi qu'il a été dit plus haut; on fait un eſpèce d'acte ou de certificat, où l'on fait mention de tout ce qui s'eſt paſſé; les nouveaux mariés le ſignent d'abord pour confirmer cette eſpèce de contract, et alors les parens et autres perſonnes préſentes le ſignent comme témoins; enſuite ce certificat eſt enregiſtré ſur le livre de l'aſſemblée, ou le mariage ſe fait. Ce mariage régulier a été, comme il le mérite, eſtimé et jugé valide dans les cours de judicature où il avoit été attaqué par des gens mal-intentionnés et de mauvaiſe foi, ſous pretexte qu'il n'avoit point été fait avec les formalités ordinaires devant un prêtre, avec un anneau, &c. cérémonies auxquelles ils n'ont point voulu ſe ſoumettre; et cela non point par humeur, mais par un principe de conſcience bien fondé: ſe conformant en cela aux exemples qu'ils trouvent dans l'écriture, qui nous

indique

indique qu'autrefois le prêtre n'avoit d'autre part au mariage que d'être un des témoins en présence desquels les Juifs se prenoient pour mari et femme. C'est pourquoi ils regardent cette formalité comme une imposition dont le seul but est d'augmenter la puissance et les profits du clergé; et quant à l'anneau il suffit de dire que c'est une coutume vaine, et qui tient du paganisme, dont on ne retrouve point la pratique parmi le peuple de Dieu, les Juifs, ni chez les premiers Chrétiens. Et l'on seroit assez embarrassé pour défendre dans la formule usitée pour marier ces paroles: « Je t'épouse avec cet anneau; je t'honore de « mon corps, et je te communique tous « mes biens temporels, au nom du Pere, « et du Fils, et du Saint Esprit.

En un mot, ils montrent dans leur méthode une attention, une exactitude, et une régularité qui ne se trouvent dans aucune des formes en usage à-présent, et

elle

elle eſt exempte des inconveniens auxquels elles ſont ſujettes : enfin au moyen de toutes les précautions et des reſtreintes dont ils ſont uſage, il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe parmi eux aucun mariage clandeſtin.

10. Je dirai ici un mot de la naiſſance de leurs enfans, et des enterrements, qui occaſionnent tant de pompe parmi bien des gens qui ſont profeſſion d'être Chrétiens. Quant à leur naiſſances, les parens nomment eux-mêmes leurs enfans. Cela ſe fait ordinairement quelques jours après que l'enfant eſt né, en préſence de la ſage femme, ſi elle peut s'y trouver, ainſi que de ceux qui ſe ſont trouvé à l'accouchement, et qui ſignent enſuite un certificat fait exprès, où il eſt fait mention de la naiſſance et du nom de l'enfant ou des enfans, s'il y en a plus d'un : on l'enregiſtre enſuite à l'aſſemblée qui ſe tient tous les mois, et dont les parens de l'enfant ſont membres ; du

reſte

reſte ils évitent les cérémonies et les réjouiſſances ordinaires.

12. Leurs enterremens ſe font avec la même ſimplicité. Si le corps du défunt n'eſt pas éloigné de quelque lieu d'aſſemblée, on l'y porte ordinairement, pour la commodité de ceux qui l'accompagnent juſqu'au lieu où l'on doit l'enterrer. Il arrivera quelque fois que, pendant, qu'on s'aſſemble pour l'enterrement, quelqu'un d'eux ſe ſentira mu à faire une exhortation à ceux qui ſe trouvent preſens. Enſuite le corps eſt porté dans un cercueil uni, ſans poële ou autre ornement, par des jeunes gens, ou par quelques voiſins et intimes amis du mort. Quand on eſt arrivé au cimetière on fait une petite pauſe avant de le mettre dans la foſſe, afin de donner le tems de parler à ceux qui pourroient avoir quelque exhortation à faire à ceux qui ſont préſens ; pour que les parens puiſſent plus paiſiblement et

plus

plus ſolemnellement dire le dernier adieu à celui qu'ils ont perdu ; et pour donner aux ſpectateurs une occaſion de penſer à la mort, et de ſonger à leur fin dernière. Du reſte ils n'ont ni céremonies, ni pratiques réglées pour ces ſortes d'occaſions. Les parens du défunt ne portent jamais le deuil,* regardant cela comme une pure cérémonie, et une pompe mondaine ; penſant que le deuil qu'un Chrètien peut ſe permettre à la mort d'un parent, ou d'un ami, doit être dans le cœur, qui ſeul peut ſentir une telle perte. D'ailleurs la meilleur façon de montrer qù'on les

* N. B. Depuis que ce petit ouvrage parut pour la première fois en 1694, quelques-uns des deſcendans des membres de cette ſociété, ont viſiblement dégénéré de la ſimplicité de leurs predéceſſeurs á cet egard. Cependant leur égliſe conſerve toujours les mêmes ſentimens et n'a point changé d'opinion ſur cet objet, ainſi qu'on peu le voir par les avis répétés de leurs grandes aſſemblées qu'ils tiennent chaque année, ainſi que des autres.

aimoit

aimoit et qu'on reſpect leur mémoire, c'eſt de ſuivre leurs avis, d'avoir ſoin de ceux qu'ils ont laiſſé, et d'aimer ce qu'ils aimoient. Par cette conduite, quelque contraire qu'elle ſoit à la mode et à l'uſage, ils ne negligent rien au fond de ce qu'il eſt à propos de faire en pareil cas; et comme c'eſt la tout ce qu'ils déſirent de faire, ils ſe font un plaiſir et une règle de ne point s'écarter de cette ſimplicité de vie, quoique cela les expoſe ſouvent aux moqueries et au railleries du monde.

Il eſt certain que ces particularités feſoient que le grand nombre les trouvoit déſagréables et groſſiers, et les accuſoient de vouloir tourner le monde ſens deſſus deſſous, et cela étoit aſſez vrai, à le prendre dans le même ſens dans lequel on l'imputoit à Paul; c'eſt-à dire, qu'il vouloient remettre les choſes dans l'ordre, et dans leur état primitif. Car s'ils adoptoient

doptoient ces ſortes des pratiques ou d'autres ſemblables, ce n'étoit ni par humeur, ni par envie de ſe diſtinguer, comme quelques-uns l'on cru ; mais par un effet du ſentiment intérieur que Dieu avoit produit en eux par la crainte de ſon ſaint nom. Ils ne cherchoient point à contredire le monde, ou à s'en diſtinguer, pour former un parti ſéparé. Ce n'étoit ni leur intention, ni leur intérêt, non, ce n'étoit point un deſſein prémedité pour s'annoncer comme innovateurs et faire ſchiſme; mais Dieu en leur donnant la connoiſſance d'eux-mêmes, leur avoit auſſi appris à connoître le monde, à diſcerner les affections et les paſſions des hommes, l'origine et la ſuite des choſes, à diſtinguer ce qui étoit fait pour qualifier les "apétits de la chair, et la convoitiſe des "yeux," et ce qui regardoit l'orgueil et le luxe, toutes choſes qui ne viennent point du père, mais qui ſont de ce monde. Et

telle

telle eſt l'origine de ces coutumes vaines, et de bien d'autres, qui tirent leur ſource des erreurs et ténébres dans leſquelles le monde s'eſt trouvé enſeveli, à meſure qu'il a perdu de vue la lumière et l'eſprit de Dieu; et qu'au moyen du jour céleſte que Jéſus-Chriſt fait luire dans nos ames, nous reconnoiſſons pour être mauvaiſes dans leur origine, ou devenues telles avec le tems dans la pratique par l'abus qu'on en a fait. Et quoique bien des gens les regardent comme des choſes de peu d'importance; et que ces particularités les fiſſent paſſer pour des gens entêtés de leurs idées; cependant elles tirent plus à conſéquence que l'on ne croyoit, et que l'on ne croit encore aujourd'hui.

Ce dut être une choſe aſſez déſagréable pour nos premiers amis,* que de ſe

* Les *Quakers* ſe donnent les uns aux autres le titre *d'ami*, comme les autres ſociétés ſe donnent celui *de frère*.

faire ainſi remarquer, et de s'expoſer ainſi au mépris, et à la raillerie du monde; et il leur étoit aiſé de prévoir que ce ſeroit là la conſéquence d'une conduite qui devoit paroitre ſi étrange; mais ces ſottiſes ne ſervirent q'uà faire eclater la ſageſſe de Dieu : car d'abord cela fit voir combien cela choquoit ceux qui prenoient plaiſir, et tenoient encore aux cérémonies de ce monde, (quoiqu'ils prétendiſſent tant viſer l'autre) puiſqu'ils etoient ſi vivement piqués dès qu'on s'en écartoit un peu à leur égard; et que l'honnetété, la vertu, la ſageſſe, et les talens ne pouvoient y ſuppléer vis-à-vis d'eux. Le ſecond avantage qu'ils y trouvèrent c'eſt que cela les ſépara du commerce du monde; car leur ſociété paroiſſant déſagreable à leurs parens et à leurs connoiſſances; cela leur donna la facilité de vivre dans la retraite et dans la ſolitude, où ils jouirent de la compagnie incomparablement meilleure,

leure du Seigneur Dieu leur Rédempteur, ſe fortifièrent dans ſon amour, ſa puiſſance, et ſa ſageſſe, et en devinrent beaucoup plus propres à le ſervir : et c'eſt ce que l'évènement à bien prouvé, graces en ſoient rendues au Seigneur.

Quoiqu'ils ne fuſſent ni grands, ni ſavans, dans l'opinion du monde (car dans ce cas-là ils auroient trouvé aſſez de proſélytes qui auroient embraſſé leur doctrine ſur leur parole), cependant leur ſociété étoit en général formée des membres les plus modérés, et qui avoient la réputation d'être des plus religieux, des ſociétés aux quelles ils apartenoient ; et la plupart gens de ſens, de crédit, et de bon renom parmi les hommes.

Pluſieurs d'entr'eux, ne manquoient ni de talens, ni de ſcience, ni de biens, quoi qu'alors comme autrefois, il n'y êut pas beaucoup de ſages, ni de nobles, &c. qui fuſſent appellés, ou au moins qui prêtaſ-

 ſent

ſent l'oreille à la voix du Seigneur: et cela parcequ'ils prévoyoient les tribulations auxquelles une converſion ſincère les auroit expoſés. Les hommes qui ont de l'eſprit, et de la ſcience, n'en ſont pas pour cela meilleurs Chrétiens, quoique ces qualités les rendent quelquefois plus capables de parler et d'argumenter. Mais ſi les hommes connoiſſoient mieux le don de Dieu, cela préviendroit cette erreur vulgaire et dangéreuſe. Il faut faire la différence de la théorie à la pratique, de la ſpéculation à la jouiſſance, et des diſcours à la conduite de la vie. Non, il n'y a de vrais Chrétiens que ceux, qui ſe repentent, réforment leur vie, s'humilient, veillent ſur eux-mêmes, renoncent à eux-mêmes, et dont le cœur eſt pur et ſaint. Une telle diſpoſition eſt le fruit, l'œuvre de l'eſprit, qui eſt la vie de Jéſus: dont la vie, quoique renfermée dans la plénitude de l'eſprit en Dieu

le

le père, se répand au dehors, et remplit les cœurs de ceux qui croyent vraiment, suivant leur capacité. O! si les hommes pouvoient connoitre ce don céleste, être purifiés, circoncis, vivifiés, et devenir de nouvelles créatures, régénérées selon Jésus-Christ en nouveauté de vie, vivre pour Dieu, et non pour eux-mêmes, et offrir des prières vivantes, et des louanges vivantes au Dieu vivant, par son Esprit vivant; ainsi qu'il doit être adoré en ce jour glorieux de l'évangile.

O! que je désirerois que ceux qui me lisent, fussent touchés de mes paroles! Car mon cœur s'attendrit en envisageant la miséricorde de Dieu, le père des lumières, envers cette pauvre nation, et envers le monde entier, par le même têmoignage. Pourquoi ses habitans le rejetteroient ils? Pourquoi une si grande faveur seroit elle en pure perte pour eux? Pourquoi ne se tourneroient-ils pas de

tout leur cœur vers le Seigneur, et ne lui diroient ils pas du fond du cœur, Parle, O Seigneur, car maintenant tes pauvres ſerviteurs t'écoutent. Que ta volonté ſoit faite, que ta grande, ta bonne, ta ſainte volonté ſoit faite, ſur la terre comme au ciel ; fais la en nous, éxécute la ſur nous, fais ce que tu voudras de nous, car nous t'appartenons, et déſirons de te glorifier ; toi qui non ſeulement ès notre Createur mais notre Rédempteur, qui nous retires de la terre, des vanités et de la corruption du monde, pour faire de nous ton peuple choiſi ? Quel grand jour pour l'Angleterre, ſi elle pouvoit avec vérité tenir un pareil diſcours ; mais non, ce n'eſt pas le cas ; et pluſieurs de tes habitans, O ma chère patrie, ont pleuré ſur toi, eſt ſe ſont affligés de ton aveuglement. Leurs têtes ont été comme des ſources d'eau, et leurs yeux comme des fontaines de larmes,

larmes, en voyant tes tranfgreffions et ton opiniâtreté ; voyant que tu ne veux ni écouter ni craindre le Seigneur ; que tu ne veux point retourner à ton rocher, O Angleterre, oui le rocher d'où tu as été taillée. Tu ès avertie, O terre de grande profeffion, de le recevoir dans ton cœur. Combien voila-t-il de tems qu'il frappe à la porte, et que tu refufes de le recevoir ? Réveille-toi donc, de crainte que les jugemens de Jérufalem ne s'accompliffent fur toi, puifque les péchés de Jérufalem abondent en toi. Car elle abondoit en formalités, et negligeoit les points importans de la loi de Dieu ; et c'eft ce que tu fais tous les jours. Elle réfifta au fils de Dieu, qui avoit pris chair au milieu d'elle ; et tu réfiftes au fils de Dieu qui t'envoye fon efprit. Il vouloit la raffembler comme une poule raffemble fes pouffins fous fes ailes, et

elle ne voulut pas l'écouter. Il vouloit aussi te rassembler, te faire abandonner tes vaines professions sans pratique, pour te faire posséder son véritable héritage, te faire connoître sa puissance et son royaume. Il s'est souvent fait entendre dans ton cœur, par sa grace et son esprit; aussi bien que, par ses serviteurs et ses ministres; mais au contraire, de même qu'autre fois Jérusalem persécuta le fils de Dieu, lorsqu'il parut au milieu d'elle, sous la figure d'un homme, le crucifia; battit de verges, et emprisonna ses disciples; de même, O Angleterre, tu as derechef et autant qu'il étoit en ton pouvoir, crucifié le Seigneur de toute vie et toute gloire; et n'as fait aucun cas de son esprit et de sa grace; fermant l'oreille à la voix du Père céleste, et persécutant par tes loix, et tes magistrats, ceux qui vouloient te la faire entendre: quoiqu'ils t'exhortassent dès

lors,

lors, et à présent, par la puissance et l'esprit de Dieu, par son amour et sa douceur, à reconnoître le Seigneur, le servir, et devenir la gloire de toutes les nations. Mais tu as reconnu le service qu'ils vouloient te rendre, en les maltraitant: tu as méprisé leurs conseils, et as rejetté leurs réprimandes, que tu aurois du écouter : leurs manières étoient trop strictes, ils étoient d'ailleurs trop méprisables pour mériter ton attention. Tu as fait comme les Juifs, qui s'écrioient « N'est ce pas « là le fils du charpentier ? Ses frères « ne sont-ils pas parmi nous ? Les scribes, « les savants, (c'est-à-dire, les ortho- « doxes) croyent-ils en lui ?" On annonçoit que nos amis ne tiendroient pas plus d'un an ou deux; et, pour vérifier leur prophétie, ils fesoient des loix sévères contr'eux, et les mettoient en exécution ; ils tâchoient de les effrayer pour

 leur

leur faire abandonner leur croyance, ou de les détruire s'ils y reſtoient fidèles. Mais tu as vu, que tant de gouvernemens qui ſe font élevés contre eux, et avoient réſolu leur perte, ont été renverſés et détruits; et qu'eux, ils ſubſiſtent encore, et forment une grande ſociété, un peuple conſidérable parmi les habitans du moyen rang. Et malgré toutes les difficultés qu'ils ont éprouvées tant au dehors qu'au dedans, depuis que le Seigneur Dieu éternel les a réunis, leur nombre s'acroît de jour en jour, et le Seigneur continue de l'augmenter en différens pays, par la converſion de pluſieurs qui feront ſauvés, s'ils perſévèrent juſqu'à la fin. Ils étoient, et ſont encore élevés au milieu de toi, O Angleterre, comme une ville bâtie ſur une montagne; comme un ſigne de ralliement pour toi; ainſi que pour les autres nations dont tu ès entourée; afin que par leur lumière tu puiſſe

voir

voir la lumière en Jéſus-Chriſt même; qui eſt la lumière de tout le monde et par conſéquent ta lumière et ta vie, ſi tu voulois quitter tes voies criminelles pour la recevoir et lui obéir. Car, comme le dit l'écriture, " les nations de ceux qui " ſeront ſauvés doivent marcher à la lu- " mière de l'agneau."

Conſidère donc, O nation de grande profeſſion, combien le Seigneur s'eſt offert à toi, depuis le commencement de la réforme; combien il a fait parler à tes yeux ſes miſéricordes et ſes jugemens; réveille toi; ſors de ton profond ſommeil, reçois ſa parole dans ton cœur, afin que tu puiſſes vivre. Ne ſouffre pas que la faveur du Seigneur paſſe par deſſus ta tête, ſans que tu en profites; ne négliges pas ce grand moyen de ſalut qui t'eſt apporté chez toi. O terre que le Seigneur déſire de bénir, ſois aſſurée que c'eſt lui qui eſt au

milieu de toi, au milieu de ton peuple ; et non point un vain phantôme comme tes miniſtres veulent ſe le perſuader, et à toi auſſi. Tu t'en convaincras bientôt, par le caractère et les œuvres des amis, ſi tu veux les examiner avec impartialité.

CHAP. III.

Des qualités de leur Miniſtère ; onze ſignes prouvent qu'il eſt Chrétien.

1. ILS étoient changés eux-mêmes avant d'entreprendre de changer les autres. Leurs vêtements étoient déchirés, mais leurs cœurs l'étoient auſſi, la puiſſance de Dieu leur étoit connue, et ils en avoient ſenti les effets ſur eux-mêmes. Le grand changement qui s'étoit fait en eux, en étoit la preuve ; leur conduite étoit devenue plus ſtricte, et leur converſation plus ſainte.

2. Ils

2. Ils ne prenoient point leur tems, et ne fuivoient point leur volonté, mais celle de Dieu, pour aller prêcher. Ils ne traitoient pas des fujets de leur choix, qu'ils euffent étudié, mais fuivant qu'ils étoient pouffés et infpirés par l'efprit de Dieu : qui leur étoit fi bien connu depuis leur converfion, et qu'il eft impoffible de dépeindre aux hommes charnels, de manière à leur en donner une idée à la portée de leur entendement. Car pour eux, dit Jéfus-Chrift, « C'eft comme le fouffle « du vent, que perfonne ne fait ni d'où il « vient, ni où il va.» Et cependant, leur miniftère étoit accompagné de preuves fi perfuafives, que plufieurs en furent touchés, et quittèrent leurs vaines profeffions et leurs mauvaifes voies, pour ouvrir leurs cœurs à la connoiffance intérieure de Dieu, en fentir les effets, et mener une nouvelle vie ; et c'eft ce dont nous avons des témoins fans nombre. Et comme

comme ils recevoient gratuitement du Seigneur ce qu'ils devoient dire, auſſi le communiquoient ils de même.

3. Le motif et l'objet principal de leur miniſtère, étoit de convertir les hommes à Dieu, de les régénérer, de les ſanctifier. Il n'avoient point de plan formé d'avance de prêcher telle doctrine, ou tel ſymbole, ou d'introduire quelque nouvelle forme de culte; mais de dépouiller la religion de tout ce qu'il y avoit du ſuperflu; et d'en réduire les formalités et les cérémonies, pour s'attacher ſérieuſement à la ſubſtance, et aux points les plus néceſſaires, et les plus importans pour le changement de l'ame. C'eſt ce que doivent reconnoître et reconnoiſſent en effet tous ceux qui réflechiſſent ſérieuſement ſur cet objet.

4. Ils feſoient connoître aux autres hommes, ce principe qui éxiſtoit en eux, et cependant ne venoit point d'eux-

mêmes,

mêmes ; au moyen du quel tout ce qu'ils leur aſſuroient, leur préchoient, et tout ce à quoi il les exhortoient, pouvoit opérer en eux, et au moyen du quel ils pouvoient par expérience en connoître la vérité. Or ce qui eſt une preuve frappante et diſtinctive de leur miniſtère, c'eſt que non ſeulement ils étoient parfaitement inſtruits de la doctrine qu'ils prêchoient, mais ils ne craignoient point qu'on en fit l'épreuve. Car leur aſſurance étant fondée ſur la certitude, ils ne demandoient point qu'on ſe ſoumît à leur autorité comme hommes, mais que l'on ſe rendît à la conviction ; et ſurtout à la conviction de ce principe, qu'ils aſſuroient éxiſter en ceux auxquels ils prêchoient ; enfin au quel ils les renvoyoient, pour examiner et vérifier par expérience ce qu'ils en aſſuroient par rapport à la manière dont il ſe manifeſte aux hommes, et opère en eux. Or il

eſt

eſt peu de miniſtres dans le monde qui puiſſent en dire autant. Nous ne nions pas, que quand ils traitent de la religion, on ne puiſſe regarder comme vrai nombre de choſes qu'ils diſent de Dieu, de Jéſus-Chriſt, de l'Eſprit, de la ſanctification, du ciel. Nous dirons comme eux, que tous les hommes doivent ſe repentir, et changer de vie, que ſans cela ils iront en enfer, &c. Mais, qui d'eux oſera dire qu'il parle par expérience, ou d'après ce qu'il a éprouvé en lui-même? Qui d'eux a jamais renvoyé ceux qui les écoutoient à ce principe ou agent divin, que Dieu a mis au dedans de l'homme pour l'aider? Qui d'eux leur a appris à le connoître, à attendre que ſa puiſſance, ſe feſant ſentir, opérât en eux la ſainte volonté de Dieu, qui nous rend acceptable à ſes yeux?

Il y en a bien quelques-uns qui ont parlé de l'eſprit, de la manière dont il opère

opère notre ſanctification, et nous fait rendre à Dieu l'hommage qui lui eſt du ; mais il n'appartenoit qu'à cette dernière réforme de dévoiler ce myſtère et de faire connoître comment et où le trouver, comment il falloit attendre ſon apparition en nous, et nous acquitter de notre devoir envers Dieu ; de ſorte que ce n'étoit point ſeulement de bouche qu'ils prêchoient la repentance, la converſion, et la ſanctification, mais ils le feſoient avec connoiſſance de cauſe, et d'après leur propre expérience. Ils renvoyoient ceux à qui ils prêchoient, à un principe ſuffiſant ; ils leur diſoient où étoit ce principe ; à quels ſignes ils pouvoient le connoître ; et de quelle manière ils en pouvoient faire l'expérience pour s'aſſurer de ſa puiſſance et ſon efficace, pour le bonheur de leurs ames. Or ceci, n'eſt-il pas préférable à la théorie et à la ſpéculation, qui ſont

ſont les choſes ſur leſquelles les autres miniſtres s'appuyent; au lieu qu'ici nous avons un point d'appui certain, et ſur lequel nous pouvons nous fonder pour paroître avec confiance devant Dieu, au jour du jugement ?

5. Ce qui eſt un ſigne évident de la vertu de leur principe, et qui prouve qu'ils prêchoient d'après ce même principe, et non point d'après les explications ou commentaires, qu'ils avoient pu faire des écritures, en ſe livrant à leur imagination. C'eſt que leurs paroles pénetroient juſqu'au cœur de ceux à qui ils prêchoient. Or rien n'affecte le cœur que ce qui vient du cœur; et rien ne touche la conſcience, que ce qui vient d'une conſcience vivante. De ſorte qu'il eſt ſouvent arrivé, que des perſonnes qui avoient fait connoître ſous le ſecret leur état intérieur à quelques amis choiſis, pour recevoir leur avis, ou au moins quelque ſoulagement, ont reçu de leurs prédicateurs des

des directions ſi bien adaptées à leur état, quelles ont accuſé leurs amis de ne pas leur avoir gardé le ſecret, et d'avoir mis ces prédicateurs au fait de leur cas, tandis que dans le fait ils ne leur en avoient pas ouvert la bouche. Oui, il y en a eu pluſieurs, qui ont ſi bien reconnu dans les diſcours de ces miniſtres leurs propres penſées, et juſqu'aux moindres mouvemens de leurs cœurs, que, ſaiſis de cette apparition intérieure de Chriſt, ils ſe ſont écriés comme Nathaniel, " Tu ès " le Fil de Dieu, tu ès le Roi d'Iſraël." Et ceux qui ont embraſſé ce principe divin, y ont trouvé les mêmes marques de verité et de divinité qui firent connoître à la femme de Samarie, que Jéſus (qui étoit alors ſur terre) étoit le Meſſie; c'eſt-à-dire, qu'il leur avoit dit tout ce qu'ils avoient fait, leur avoit fait connoître leur état intérieur, et dévoilé les ſecrets

crets les plus cachés de leurs cœurs, les avoit jugés avec justesse, et les avoit mis dans le véritable chemin de la vie. Et c'est ce dont nous avons même de nos jours des milliers de témoins ; de sorte que ceux qui ont embrassé ce principe celeste, ont non seulement trouvé, que tout ce qu'on leur avoit dit de sa puissance, et de ses vertus étoit vrai ; et il leur a tellement découvert la puissance, la pureté, la sagesse, et la bonté de Dieu, qu'ils ont reconnu qu'on leur en avoit dit moitié moins qu'il n'y en avoit.

6. Ce principe donnoit à plusieurs d'entr'eux, même du plus bas rang, tant de talens pour remplir leurs fonctions, et s'acquitter de leur devoir ; à d'autres un entendement si extraordinaire dans les choses de Dieu, une si grande facilité, et un tour d'expression si persuasif, que plusieurs en ont été surpris, et disoient d'eux,

comme

comme les Juifs de Jésus-Christ, "N'est "ce pas là le fils de cet artisan, où a-t-il "acquis tant de science?" D'autres les ont soupçonnés, et accusés d'être des jésuites déguisés; parceque les jésuites depuis plus d'un siècle avoient la réputation de gens savans; et cependant une telle accusation étoit sans fondement, car on connoît leurs ministres, leur demeure, leurs parens, et leur éducation.

7. Ils ont commencé, comme les premiers Chrétiens, dans l'humilité, méprisés et haïs; ils n'ont point du leurs succès à la sagesse et à la puissance humaines, comme on peut le reprocher en partie à d'autres réformes antérieures; mais au contraire, on peut dire qu'en tout ils se sont avancés par la croix, et ont eu à lutter contre les voies, le culte, les modes, et les coutumes de ce monde: en un mot, qu'ils ont arrivés où ils en sont contre vent et marée, afin que nulle chair ne se glorifiât devant Dieu.

8. L'on

8. L'on ne dira pas qu'ils avoient leurs desseins pour s'exposer ainsi aux affronts et au mêpris, pour prodiguer ainsi leurs biens et leurs forces ; laissant femmes et enfans, maisons, terres, et tout ce qui est le plus cher aux hommes ; exposant leur vie à chaque instant, vivant continuellement au milieu des dangers, pour s'acquitter de la mission renouvellée en eux par l'esprit de Dieu, et par sa puissance : à savoir, que Dieu est la vraie lumière, et qu'en lui il n'y a point de ténèbres ; qu'il a envoyé son fils pour être la lumière du monde, et diriger les hommes dans la voie de leur salut ; et que ceux qui disent qu'ils ont communion avec Dieu, qu'ils sont ses enfans et son peuple, et qui cependant marchent dans les voies de ténébres ; c'est-à-dire, qui agissent contre la lumière de leur conscience, et suivant la vanité du monde, mentent et péchent contre la vérité. Mais que

quant

quant à ceux qui aiment la lumière, qui agiſſent en conſéquence, et qui marchent dans la lumière, d'autant que Dieu lui-même eſt la lumière, le ſang de ſon Fils Jéſus-Chriſt les purifiéroit de tout péché. Jean, i. 4. 19. iii. 20. 21. 1 Jean, i. 5, 6, 7.

9. Leur conſtance et leur patience à ſouffrir pour tous les points de leur miſſion, à un tel point, que les mauvais traitemens qu'ils ont eſſuyés, comme d'être battus et meurtris, renfermés pendant longtems dans des priſons trop étroites pour leur nombre, ou dans des cachots mal-ſains, furent ſouvent ſuivis de la mort; quatre d'entr'eux périrent par la mains du bourreau, dans la Nouvelle Angleterre, ſeulement pour avoir prêché parmi les habitans de ce pays là ; ſans parler de ceux qui ont été bannis, dont les biens ont été pillés et confiſqués, dans les différens pays où ils ſe trouvoient, et de tant

tant d'autres malheurs difficiles à peindre, et encore plus difficiles à endurer, ſi ce n'eſt par ceux qui vouloient défendre une cauſe ſi juſte et ſi glorieuſe. Ils ne ſe contentoient pas de ſouffrir patiemment, mais ſi on leur offroit de les délivrer par des moyens indirects, ils refuſoient conſtamment de pareilles offres.

10. Non ſeulement ils ne ſe montroient nullement enclins à la vengeance, mais toutefois qu'ils ont trouvé l'occaſion de ſe venger, ils ont préféré de pardonner à leurs cruels ennemis, donnant l'exemple de la clémence à ceux qui en manquoient tant à leur égard.

11. La manière ſimple et hardie dont, à l'exemple des anciens prophètes, ils ſe comportoient envers ceux, entre les mains de qui étoit l'autorité ; ne craignant pas de leur reprocher à eux-mêmes leur péchés publics et particuliers, et leur prédiſant, au milieu de leur grandeur et

de

de leur gloire, les afflictions qu'ils devoient éprouver, et leur chute; les prédictions expreſſes qu'ils firent des malheurs qui devoient affliger la nation, tels que la peſte et le feu de Londres; ainſi que d'accidens particuliers qu'ils annoncèrent aux perſécuteurs, prédictions que l'évènement a juſtifiées; toutes choſes qui furent d'un éxemple frappant dans les lieux où ils demeuroient, et que l'on pourra rendre un jour plus publiques pour la gloire de Dieu.

Ainſi, lecteur, tu vois quel eſt ce peuple dans ſon origine, dans ſes principes, dans ſon miniſtère, dans ſes progrès; la manière dont il a, tant en particulier qu'en général, rendu témoignage à la vérité; et à ce moyen tu peux voir ſur quel pied il a commencé et comment il eſt devenu ſi conſidérable; il me reſte maintenant à te faire connoitre ſa conduite et ſa diſcipline, et le ſoin qu'il a

 pris

pris, se regardant comme une société de Chrétiens réformés, que leur vie parût en tout s'accorder avec leurs principes, et ce qu'ils font profession de croire; d'autant plus qu'ils ont été au moins autant calomniés par raport à leur conduite, qu'ils ont été accusés d'erreur par rapport à leurs principes; ce qui n'est point surprenant, d'autant que la calomnie s'est toujours déchainée avec violence contre ceux qui ont voulu mettre la main à l'œuvre de la réforme, et l'on sait qu'aucuns ne furent jamais plus persécutés dans ce genre que les chrétiens de la primitive église, qui cependant étoient l'honneur du christianisme, et devoient servir de lumière et d'éxemple aux siècles suivans.

CHAP.

CHAP. IV.

De la discipline et de la pratique des Quakers, *regardés comme une société religieuse. Du pouvoir qu'ils reconnoissent éxister dans l'assemblée des fidèles et qu'ils éxercent; de celui qu'ils rejettent et qu'ils condamnent; enfin de la manière dont ils l'éxercent contre ceux des leurs, qui sont tombés dans l'erreur, ou ont commis quelque faute.*

CETTE société augmentant en nombre de jour en jour, tant à la ville qu'à la campagne, les anciens se trouvèrent naturellement chargés de veiller à ce qui concernoit le bien et le service de l'église. Le premier objet qu'ils eurent en vue, d'après l'exemple des premiers chrétiens, ce fut l'éxercice de la charité, en suppléant aux besoins des pauvres, et fesant

d'autres œuvres de la même nature. C'eſt pourquoi, ils ne tardèrent point à faire des contributions abondantes pour répondre aux dépenſes que cet objet, et le ſervice du l'égliſe, pouvoient occaſionner; ils les confioient à des hommes fidèles et craignant Dieu, qui jouiſſoient d'une bonne réputation, et n'étoient pas las de faire le bien; qui ſouvent y mettoient beaucoup du leur, ſans le porter en compte, ſans même déſirer qu'on le fût, et encore moins qu'on le leur rendît, et cela pour empêcher que les pauvres ne pâtîſſent, ou que le ſervice de l'égliſe ne fut retardé, ou manqué.

Ils avoient grand ſoin auſſi que ceux qui leur appartenoient, ne démentiſſent en aucune occaſion, par leur conduite parmi les hommes, les principes qu'ils profeſſoient; qu'ils vécuſſent paiſiblement et fuſſent en tout de bon exemple. Une de leurs occupations étoit d'enrégiſtrer leurs

leurs souffrances et leurs services. Quant aux marriages (qu'ils solemnisoient entr'eux, n'approuvant pas la manière dont ils se font d'ordinaire dans la nation) ils avoient soin que les parties concernées fussent bien en règle vis-à-vis l'une de l'autre, et avec tout le monde ; et il étoit rare alors, qu'aucun d'eux se permît d'écouter le penchant qu'il pouvoit avoir conçu pour une autre personne, avant d'en avoir fait part en secret à quelques-uns de leurs amis, qui fussent des gens respectables et de poids, pour les mettre à même d'en juger, fesant grand cas du conseil de leurs frères, et désirant de vivre en union avec eux. Mais comme le soin des pauvres, le nombre des orphelins, les marriages, les souffrances, et les autres affaires de ce genre se multiplièrent, et qu'il étoit à propos que les différentes églises adoptassent une méthode, et une manière de procéder dans ces

ces fortes d'affaires, au moyen de laquelle elles puſſent correſpondre enſemble, lorſqu'il feroit néceſſaire qu'un membre d'une aſſemblée, traitât avec un membre d'une autre aſſemblée, le Seigneur, par ſa ſageſſe, èt ſa bonté, voulut donner à celui qu'il avoit choiſi pour être le premier inſtrument de cette diſpenſation de vie, l'intelligence néceſſaire pour former un plan utile et régulier. Animé d'un ſaint zèle il viſita en perſonne les égliſes de cette nation pour le leur faire connoître, et l'établir entr'elles; il ecrivit des lettres à celles qui étoient hors de l'Angleterre, dans d'autres provinces et d autres nations, pour qu'elles en fiſſent autant; et même par la ſuite il les viſita et les aida à le mettre en éxecution, comme je le ferai voir quand je viendrai à parler de lui.

Or voici en quoi conſiſtent les ſoins, la conduite, et la diſcipline, dont je viens

de

de parler, et de quelle manière elles fe pratiquent dans cette fociété.

Ce pieux ancien, dans toutes les provinces où il voyagea, les exhorta à choifir dans chaque congrégation un certain nombre de députés, qui s'affembleroient tous les mois pour traiter des affaires, et des interêts de l'églife. Et fuivant que le cas fembloit l'éxiger, ces affemblées qui fe tenoient une fois par mois étoient plus ou moins nombreufes dans chaque province. Quatre ou fix congrégations formoient ordinairement une de ces affemblées ; en conféquence partout où il paffa, les frères vinrent le trouver, et commencèrent les-dites affemblées, pour y traiter des affaires des pauvres et des orphelins, des moyens de fe conferver dans le bon chemin, et de refter fidèles dans leur profeffion ; des naiffances, des marriages, des enterremens, des perfécutions, &c. Ces affemblées de chaque

mois devoient, de la même manière, en former dans chaque province une tous les trois mois, où les amis les plus estimables, et les plus zélés de la province devoient se réunir pour communiquer, raisonner ensemble, et s'entr'aider de leurs conseils : surtout, lorsqu'il se présenteroit quelque affaire qui seroit difficile, ou que l'assemblée du mois n'auroit pas voulu prendre sur elle de décider.

Ces assemblées des trois mois devoient faire pour chaque province, un extrait des rapports de leurs assemblées du mois, et le préparer pour la grande assemblée qui se tient à Londres tous les ans, et à laquelle toutes les autres aboutissent. Toutes les églises en Angleterre, ainsi que dans les autres provinces et les autres nations, y envoyent des députés qui doivent les y représenter, pour y communiquer ensemble sur les affaires de l'église ; donner et recevoir des avis sur les affaires

affaires qui ſe préſentent, et pour s'entr'-édifier. C'eſt auſſi là que l'on fait les *fonds néceſſaires pour fournir aux dépenſes qui regardent le ſervice général de l'égliſe, et qu'il n'eſt pas néceſſaire de détailler ici.

Tout ſimple membre d'une congrégation peut entrer s'il lui plaît dans ces aſſemblées, et y donner, dans la crainte de Dieu, ſon opinion ſur quelque ſujet que ce ſoit que l'on y traite ; mais l'on y fait ſurtout attention, pour les cas particuliers, à l'opinion des aſſemblées de trois mois dans chaque province, que les dé-

*On applique ces fonds aux articles ſuivans : ſavoir faire imprimer et diſtribuer des livres, pour la promotion de la verité ; payer le paſſage des miniſtres de cette ſociété, qui vont annoncer l'evangile dans les pays étrangers, et le retour par mer de ceux qui viennent en Angleterre ; le ſalaire d'un ſécrétaire, et le loyer d'une maiſon pour garder des regîtres, et d'autres petites dépenſes de cette eſpèce.

putés de la-dite aſſemblée font connoître ainſi qu'il en ſont chargés.

Chaque année pendant la grande aſſemblée où les autres viennent, ſelon leur rang, ſe rendre et aboutir, il y a un certain nombres de perſonnes choiſies par l'aſſemblée qui ſont chargées de rédiger par ecrit les déciſions de la-dite aſſemblée ſur les différentes queſtions qui y ont été agitées,* afin que les aſſemblées du mois et de trois mois dans les provinces, ſoient informées de toutes ſes tranſactions ; et on y ajoute une exhortation générale de ſe conſerver en ſainteté ,en unité, et en charité. Il y a dans la grande aſſemblée annuelle, ainſi que dans celles qui ſe tiennent tous les mois, et tous les trois mois, une perſonne nommée pour tenir compte de tout ce qui ſe paſſe

* On n'agit pas à preſent preciſément de la manière indiquée ci deſſus, mais ces déciſions ſont redigées en pleine aſſemblée.

ou bien quelqu'un qui s'en charge de ſon bon gré. L'ouverture, et la concluſion de ces aſſemblées ſe fait ordinairement en s'attendant ſolemnellement au Seigneur : et il plaît quelquefois à Dieu de leur donner des preuves auſſi manifeſtes de ſa bonté et de ſa préſence, qu'il leur en donne dans leurs aſſemblées religieuſes.

Il faut encore obſerver que dans ces aſſemblées ſolemnelles qui ſe tiennent pour le ſervice de l'égliſe, il n'y a point de préſident, comme cela ſe pratique dans les aſſemblées que les autres ſociétés tiennent ; car Chriſt ſeul eſt leur préſident, d'autant qu'il veut bien faire connoître ſa préſence, en communiquant ſa vie et ſa ſageſſe à un ou pluſieurs d'entr'-eux, dont, quelques ſoient leurs talens ou leur rang, les autres ſuivent fermement l'opinion, non par autorité, mais par conviction. Car c'eſt là, la manière dont

 Jéſus-

Jésus-Christ veut que sa divine autorité, son pouvoir et son esprit se fassent sentir à son peuple, et il vérifie sa grande promesse, c'est-à-dire, celle de se trouver au milieu des siens, en quelque lieu, et en quelques tems, qu'ils s'assemblent en son nom, et cela jusqu'à la fin du monde : ainsi soit-il !

L'on s'attend surement ici que je dirai un mot de l'autorité qu'ils exercent sur les membres de leurs société dont la conduite dément les principes dont ils font profession, et qui troublent le bon ordre établi parmi eux, d'autant plus qu'à cet égard on leur a fait de grands reproches, et que leurs adversaires ne les ont épargné ni dans leurs discours, ni dans leurs écrits.

Le pouvoir qu'exerce cette société est le même que Jésus-Christ a donné à son peuple, pour durer jusqu'à la fin du monde,

en la perſonne de ſes diſciples ; c'eſt-à-dire le pouvoir de veiller ſur la conduite de ſes membres, d'exhorter, de réprimander, et après avoir longtems enduré ceux qui ſe rendent coupables de déſobéiſſance et d'endurciſſement, de les déſavouer et les exclure de ſa communion, faute de quoi la communication qu'ils continuéroient d'avoir avec eux feroit retomber, ſur toute la ſociété en général, le blâme de leurs transgreſſions tant qu'ils ne ſe repentiroient pas. L'exercice de cette autorité dans ſes différentes branches tombe ſur deux objets : premièrement, elle s'éxerce contre ces tranſgreſſions générales qui partout ſont regardées comme des fautes, et en ſecond lieu contre celles d'une eſpèce plus particulière, et qui ont rapport à leur caractère, et à la profeſſion qui les diſtingue des autres ſociétés qui ſont profeſſion du Chriſtianiſme. Ils fuyent les deux extrêmes, la perſécution et le libertinage, et ſavent ſe garantir de ces deux écueils

où tant d'autres ont échoué; c'eſt-à-dire, que, ſans uſer de violence pour faire rentrer les gens dans le temple, comme en puniſſant dans leurs perſonnes ou dans leurs biens, ceux qui péchent contre leur foi et leur conſcience, ils n'accordent pourtant point, quant aux œuvres extérieures, cette liberté outrée qui fait qu'on n'eſt comptable qu'à Dieu ou aux magiſtrats. Rien n'a tant contribué à propager cette liberté funeſte dans le monde, que l'abus qu'ont fait du pouvoir écléſiaſtique, des perſonnes qui, ſe laiſſant gouverner par leurs paſſions ou leur intérêt particulier, ſe ſont permis d'uſer de force et de punir corporellement les tranſgreſſeurs. Quant aux Quakers ils ont eſſuyé trop de perſécutions pour ne pas déſapprouver cette pratique, qui d'ailleurs eſt contraire à la liberté de conſcience, qui eſt un de leurs grands principes.

D'un

D'un autre côté, ils n'approuvent point que les membres ſoient indépendans de la ſociété, et ils veulent que chaque membre ſoit comptable à ceux de ſa communion, de ſa conduite, et de la manière dont il ſuit les règles de la ſociété, et en remplit les devoirs. Quant à ce qui regarde la foi, ou le culte, ils n'impoſent jamais aucune pratique, ſachant que c'eſt un choſe que l'on ne doit ni faire, ni ſouffrir, et à laquelle on ne doit point ſe ſoumettre; mais ils requièrent que l'on ſe ſoumette chrétiennement aux méthodes qui regardent les affaires de l'égliſe quant au civil et au temporel; et à ce qui peut contribuer à leur conſerver la réputation d'une ſociété eſtimable et religieuſe, diſtinguant, comme on le doit, ces deux objets. En un mot, ils veillent à ce qui peut entretenir la ſainteté et la charité; à ce que leurs frères pratiquent ce qu'ils profeſſent, et vivent ſuivant leurs principes; et le ſeul

ufage qu'ils faffent de l'autorité de l'églife, c'eft de faire qu'ils ne puiffent avoir la liberté de démentir les principes qu'ils profeffent, fans en être réprimandés. Ils ne forcent perfonne à adopter leurs principes, mais ils forcent ceux qui les ont adoptés à les fuivre, finon ils les défavouent : voilà le feul châtiment qu'ils leur impofent, et tout le pouvoir qu'ils exercent, perfuadés qu'aucune fociété chrétienne n'a droit d'en faire davantage contre fes membres.

Or voici de quelle manière ils en agiffent avec celui qui a failli ou péché ; quelques perfonnes de la fociété vont le trouver, et lui mettent fous les yeux la faute qu'il a commife, foit que ce foit une action contraire aux principes de vertu reconnus par le commun des hommes, ou feulement aux principes de la fociété, dont il fait profeffion d'être membre. Ils tâchent par amour et par zèle, pour le

bien

bien de son ame, la gloire de Dieu, et la réputation de la société, de l'engager à avouer sa faute, et à se condamner lui-même d'une manière aussi publique que l'a été le mal qu'il a fait, ou le scandale qu'il a causé. La manière la plus ordinaire est d'en faire un écrit qu'il signe; mais s'il arrive que le pécheur ne veuille pas se soumettre, et avouer qu'il a péché contre la vertu ou la foi; pour empêcher que sa conduite, ne soit un reproche contre la verité qu'ils professent, après avoir réitéré plusieurs fois leurs instances, et avoir attendu un tems suffisant cette preuve de son repentir, ils font un écrit par lequel ils désavouent l'action dont il est question, et celui qui en est coupable, et ils enregistrent toute cette transaction comme un témoignage de leur zèle à conserver l'honneur de leur témoignage et de leur profession.

Mais si par la suite il répare le scandale qu'il a causé, en reconnoissant sa faute, et qu'il s'en montre vraiment repentant, ils le reçoivent derechef, et le regardent comme un membre de leur communion. Car semblable à Dieu, son vrai peuple ne réprimande jamais le pécheur, du moment qu'il s'est répenti.

Voici ce que j'avois à dire sur le peuple de Dieu, connu sous le nom de *Quakers* quant à leur origine, le tems où ils ont commencé a être connus, leurs principes et leurs pratiques dans ce siècle ; tant pour ce qui regarde leur foi et leur culte, que pour ce qui a rapport à leur discipline, et à leur conduite en général. J'ai cru que ce petit récit ne pouvoit être mieux placé qu'en le fesant servir de préface* au journal du premier bienheureux et glorieux instrument de cette

* Il est bon de savoir que ce fut pour servir de Préface au Journal de G. Fox, que Penn fit ce petit livre.

grande

grande œuvre, et de témoignage à ſes grands ſervices, et aux grandes qualités dont il étoit rempli, qui méritent de ſervir de modèle à la poſterité, et qui ont tant contribué à la gloire du Très haut; enfin en le feſant ſervir à conſerver la mémoire de ce digne et excellent homme, ſon fidèle ſerviteur, choiſi pour être l'apôtre de cette génération.

CHAP. V.

Du perſonnage dont Dieu s'eſt ſervi pour raſſembler cette Société dans la voie qu'elle fait profeſſion de ſuivre. Son nom étoit George Fox. *Le grand nombre d'excellentes qualités qu'il poſſédoit font voir qu'il avoit, pour fonder cette Société, un pouvoir plus qu'humain, et qu'il étoit vraiment un inſtrument choiſi de Dieu. Les troubles et les ſouffrances qu'il eſſuya tant au dehors qu'au dedans; ſa fin et ſon triomphe.*

M'en

M'en voici au troiſième point de ma préface, et je vais parler de celui que Dieu avoit choiſi pour être l'inſtrument par lequel il vouloit fonder cette ſocieté. Car il ſeroit aſſez naturel qu'on dit 'Fort bien, voici la ſociété, voici l'œuvre, mais où eſt celui qui en a été l'inſtrument? Quel fut l'homme que Dieu chargea de cette grande œuvre?' C'eſt ce que je vais expliquer, parlant non ſeulement d'après les autres, mais d'après ma propre connoiſſance et la longue et intime liaiſon que j'ai eue avec lui, et dont j'ai ſouvent remercié le Seigneur et le remercie encore tous les jours; et je ne doute point que mes lecteurs ſenſés ne m'approuvent quand ils auront lu cette partie de ma préface qui le regarde.

Le bienheureux inſtrument dont Dieu ſe ſervit dans ce grand jour de l'évangile, et dont je vais parler, fut George

Fox,

Fox, qu'on diſtingue d'un autre qui dans tous ſes écrits eſt ſurnommé le jeune, non pas qu'il fût plus jeune d'âge, mais de profeſſion, et qui fut auſſi un digne homme dans ſon tems, ſervant Dieu et rendant témoinage à la vérité.

Le George Fox dont je veux parler ici, nâquit dans le comté de Leiceſter, vers l'an 1624. Ses parens étoient d'-honnétes gens, et à leur aiſe, et ſe firent un devoir de l'élever, ainſi que leurs autres enfans, dans la religion de la nation quant aux principes et au culte ; et ſur tout, ſa mère, femme accomplie et qui ſurpaſſoit la plupart de celles de ſon rang dans l'endroit où elle demeuroit. Mais dès ſon enfance il montra toute une autre tournure d'eſprit que ſes frères ; il étoit plus religieux, plus contemplatif, plus tranquille, et plus ſolide, capable d'obſervations au deſſus de ſon age, ce

qui

qui paroiſſoit dans les réponſes et les queſtions qu'il feſoit, ſuivant les occaſions, et ſurtout lorſqu'il s'agiſſoit des choſes de Dieu, au grand étonnement de ceux qui l'entendoient.

Sa mère, qui s'apperçut de ſon caractère extraordinaire de la gravité, de la ſageſſe, et de la piété, qui brilloient en lui de ſi bonne heure, voyant qu'il fuyoit les jeux d'enfans et la compagnie, avoit pour lui beaucoup de tendreſſe et d'indulgence, de ſorte que de ſa part, à peine éprouva-t-il aucun obſtacle. Il fut élevé aux travaux de la compagne, et s'adonna au ſoin des troupeaux ; il aimoit beaucoup les brebis, et acquit beaucoup d'expérience dans ce genre de commerce ; cet emploi étoit tout à fait analogue à ſon génie, tant par ſon innocence que par la ſolitude qu'il procure, et ſemble avoir été un emblême du miniſtére dont Dieu devoit le charger dans la ſuite.

Perſuadé

Persuadé que personne ne sauroit parler plus savamment de lui que lui-même, je n'entrerai point dans les détails qu'il a donné lui-même, c'est pourquoi, pour éviter de redire ce qui peut avoir été dit auparavant, j'omettrai ici les différentes circonstances de sa vocation, et me contenterai de dire en général, qu'étant agé d'un peu plus de vingt ans il quitta ses parens et visita les personnes les plus retirées, et les plus religieuses, de ces cantons; et il restoit encore dans cette nation un petit nombre de personnes qui attendoient jour et nuit la consolation d'Israël, de même que Zacharie, Anne, et le bon vieillard Siméon, l'attendoient autrefois. Ce fut vers ceux-là qu'il fut envoyé, il s'occupa à découvrir ces amis de Dieu dans les provinces voisines, et séjourna avec eux jusqu'au tems où son ministère lui fut plus spécialement déclaré. Pendant ce tems là il enseignoit

et

et donnoit l'éxemple du ſilence, tâchant de leur faire abandonner les cérémonies auxquelles ils étoient attachés, rendant témoignage et leur montrant la lumière de Chriſt qui étoit en eux, les encourageant à attendre patiemment que ſa puiſſance ſe fit ſentir dans leur cœur, afin de connoître et d'adorer Dieu ſelon la puiſſance de la vie impériſſable, qu'ils devoient trouver par la lumière, s'ils lui obéiſſoient quand elle ſe manifeſteroit à eux. Car en la parole étoit la vie, et la vie eſt la lumière des hommes, vie dans la parole et lumière dans les hommes, èt auſſi vie dans les hommes, s'ils obéiſſent à la lumière ; car les enfans de lumière vivent par la vie de la parole, par laquelle la parole les engendre de nouveau à Dieu, ce qui s'appelle régénération et nouvelle vie, ſans laquelle ou ne ſauroit entrer dans lé royaume de Dieu ; et quiconque y entre eſt plus grand que

Jean,

Jean, c'eſt-à-dire que le miniſtère de Jean, qui n'étoit point la diſpenſation du Royaume de Dieu, mais la conſommation de la loi; et lui le précurſeur du tems de l'évangile, du jour du Royaume de Dieu. En conſéquence, il ſe forma pluſieurs congrégations dans ces cantons, et ſe fut ainſi qu'il employa ſon tems pendant quelques années. En 1652 étant retiré et ſeul, ſelon ſa coutume, toutes les facultés de ſon âme tournées vers le Seigneur, à ce que je crois ſur une haute montagne dans la partie méridionale du comté d'York, il eut une viſion concernant la grande œuvre du Seigneur, et la manière dont il devoit entreprendre publiquement le miniſtère dont il étoit chargé, pour la commencer. Il vit un peuple égal en nombre aux atômes dans les rayons du ſoleil, qui devoit avec le tems rentrer dans le bercail du Seigneur, afin qu'il n'y eût ſur toute la terre qu'un

ſeul troupeau et qu'un ſeul berger. Ses regards furent dirigés vers le nord, et il vit un grand peuple qui devoit le recevoir lui et la parole qu'il alloit lui annoncer. Sur cette montagne le Seigneur lui inſpira d'annoncer hautement ce grand jour, ce jour remarquable, comme s'il eût été au milieu d'une grande aſſemblée; enſuite il s'avança vers le nord, ainſi que le Seigneur l'avoit dirigé. Partout où il paſſoit, quelquefois même avant d'arriver dans les endroits, il recevoit des directions touchant ce qu'il devoit faire, et la manière dont il devoit ſe comporter; de ſorte qu'on peut dire avec verité que le Seigneur marchoit devant lui. Auſſi ne voyageoit-il pas en vain, car Dieu béniſſoit ſes travaux, et confirmoit ſon miniſtère dans preſque tous les endroits où il paſſoit, par la converſion de toutes ſortes de gens, tant parmi les libertins, que parmi ceux qui

fesoient profession d'être religieux. Entre les premiers et les plus distingués de ceux qui embrasèrent le ministère public, et qui jouissent à présent du repos éternel, nous comptons Richard Farnsworth, Jacques Naylor, Guillaume Dewsberry, Thomas Aldham, François Howgil, Edouard Burrough, Jean Camm, Jean Audland, Richard Hubberthorn, T. Taylor, T. Holmes, Alexandre Parker, Guillaume Simson, Guillaume Caton, Jean Stubbs, Robert Withers, Thomas Loe, Josias Coale, Jean Burnyeat, Robert Lodge, Thomas Salthouse, et plusieurs autres dignes personnages qu'il n'est guères possible de nommer tous ici; de même que plusieurs qui sont encore vivans, et qui ont reçu le témoignage de la vérité dès le commencement; et qui se sentant purifiés intérieurement par le jugement de Dieu, après avoir attendu quelque

 tems

tems en filence, qu'il leur envoyât d'en haut le pouvoir de parler en fon nom (ce que fans cela nul ne peut faire avec effet, quand même on feroit ufage des mêmes paroles) fe fentoient agités d'-un mouvement divin, et pouffés furtout à aller aux affemblées publiques, pour y réprimander, enfeigner, et exhorter : d'autrefois ils le fefoient dans les places publiques, aux foires, dans les rues, au bord des grands chemins, exhortant le peuple à fe repentir, et à retourner au Seigneur, de cœur, auffi bien que de bouche ; les avertiffant de tourner leur attention vers la lumière de Chrift qui étoit au dedans d'eux-mêmes, au moyen de laquelle ils pourroient voir, examiner, et confidérer leurs propres voies, fuir le mal, et faire la bonne et fainte volonté de Dieu. Leur zèle et leur bonne volonté les expofa à bien des perfécutions ; ils furent fouvent mis aux

ceps,

ceps, pourſuivis à coups de pierres, battus, fouettés et empriſonnés; quoiqu'ils fuſſent honnêtes, et jouîſſent d'une bonne réputation dans les endroits où ils demeuroient, et qu'ils euſſent quitté leurs femmes, leurs enfans, leurs maiſons, et leurs biens pour venir de la part du Dieu vivant les inviter à la repentance. Et quoiqu'en général les prêtres entrepriſſent de les traverſer, écriviſſent contr'eux, ramaſſaſſent les hiſtoires les plus fauſſes et les plus ſcandaleuſes pour les diffamer, et excitaſſent les magiſtrats à faire tout ce qui dépendoit d'eux pour détruire cette ſociété, ſurtout dans le nord de l'Angleterre; cependant il plut à Dieu de leur communiquer ſa puiſſance vivifiante, et de leur ouvrir la porte de la parole ſi efficacement qu'ils eurent le plus grand ſuccès dans ces cantons.

Ils furent favorifés dès le commencement par le Juge Bradfhaw, le Juge Fell et le Colonel Weft, et en eprouvèrent la plus grande indulgence; au moyen de quoi les prêtres ne purent venir à bout de leur deffein qui étoit de verfer leur fang: fans cela, à l'éxemple d'Hérode, s'il leur eût été poffible, ils auroient fait ufage du pouvoir civil, pour les détruire et faire périr jufq'au dernier. Le plus zélé fut le Juge Fell, qui non feulement s'oppofa à leur rage, lorfqu'ils voulurent les accufer devant lui, mais qui les défendit auffi dans d'autres occafions, et finit par les foutenir ouvertement. Car fa femme ayant été une des premières à recevoir la vérité, comme c'étoit un homme jufte et fage, voyant en fa femme et en fa famille la réfutation la plus complette des clameurs populaires qui s'élevoient contre ce témoignage de la vérité, cela eut tant d'effet

d'effet fur lui, qu'il les protégea autant qu'il put, leur ouvrit fans difficulté fes portes, et permit à fa femme et à fes amis de fe fervir de fa maifon, s'inquiétant peu des reproches de gens ignorans ou malicieux. J'ai fait mention de ceci pour honorer la mémoire de l'un et de l'autre, et j'efpère que non feulement ce fera un honneur, mais auffi attirera la bénédiction du ciel fur tous ceux de leur nom et de leur famille qui auront la même tendreffe, la même humilité, le même amour, et le même zèle pour la vérité, et pour le peuple du Seigneur.

Cette maifon fut pendant quelques années et furtout au commencement, jufqu'à ce que la vérité fe fût fait connoître dans les parties méridionales de cette île, une retraite fameufe pour ceux de cette croyance. D'autres perfonnes de réputation et de crédit au nord de l' Angle-

terre ouvrirent leurs maiſons ainſi que leurs cœurs aux différens miniſtres de la parole, que le Seigneur avoit ſuſcités en ſi peu de tems pour annoncer au peuple le vrai chemin du ſalut, et il s'y tenoit auſſi des aſſemblées des miniſtres du Seigneur, où ils ſe communiquoient leurs travaux et leurs exercifes, s'entr'-édifioient, et s'encourageoient l'un l'autre dans leur glorieux miniſtère.

Mais de crainte qu'on ne prenne ceci pour une digreſſion, comme il en à déja été parlé, j'en reviens à cet homme excellent, et voici ce que j'ai à dire de ſes qualités perſonnelles, tant naturelles que morales et divines, telles quelles ont paru dans le commerce qu'il a eu avec ſes frères, et dans l'égliſe du Seigneur.

1. C'étoit un homme doué d'un entendement admirable, qui pour être profond n'en étoit pas moins clair ; il ſavoit diſcerner les eſprits des autres, et étoit

étoit maître du ſien. Quoique ſon eſprit quand il converſoit avec le monde, et ſurtout ſa manière de s'exprimer, choquaſſent peut être les gens qui ſe piquent de politeſſe, et leur paruſſent groſſiers ; cependant ce qu'il diſoit annonçoit un génie profond, et non ſeulement ne perdoit rien à être examiné après, mais plus on le conſidéroit plus on le trouvoit ſolide et inſtructif; et quelque peu liées et incohérentes que puſſent paroître des phraſes qui ſembloient lui échapper tout-à-coup concernant les choſes de Dieu, il eſt pourtant rèconnu que ſouvent ces mêmes phraſes étoient comme autant de textes qui donnoient matière à d'autres déclarations plus claires. Ceci feſoit bien voir, à n'en pas douter, qu'il étoit vraiment envoyé de Dieu, d'autant qu'il annonçoit ſon miniſtère et l'objet de ſa miſſion ſans emprunter les ſecours de l'art, ni du génie,

et qu'il préſentoit les grandes et importantes vérités qu'il venoit annoncer au monde, dépouillées de tous les ornemens de l'eſprit et de la ſageſſe humaine. De forte que, comme homme, il étoit original, n'ayant pris aucun homme pour ſon modèle : ſa miſſion et ſes ecrits ſont aſſez voir qu'ils ne les devoit point aux inſtructions des hommes, et qu'ils n'étoient point les fruits de ſon étude. Ce n'étoient point des notions, ni des ſpéculations dont il feſoit l'eſſai parmi les hommes ; c'étoient des verités palpables, des verités de pratique, qui tendoient à la converſion, à la régénération, et à établir le Royaume de Dieu dans le cœur des hommes, et ſon œuvre étoit d'en montrer le chemin. De ſorte que je me ſuis ſouvent ſenti mu au dedans de moi-même, et forcé de dire avec mon Seigneur et Maître en pareille occaſion, " Je te rends graces, O

Père,

Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces chofes aux fages, et aux prudens de la terre, et de ce que tu les as révélées, aux petits enfans ;" car mainte et maintefois, mon ame, pleine de reconnoiffance et d'humilité, a remercié le Seigneur de ce qu'il n'a point choifi un des fages, et des favans de la terre, pour le charger d'annoncer dans notre fiècle fa fainte vérité aux hommes, mais de ce qu'il a jetté les yeux fur un homme qui n'étoit ni diftingué par fon rang, ou l'élégance de fon difcours, ni favant fuivant l'idée que le monde a de la fcience ; afin que les hommes ne pouvant foupçonner fa miffion d'être l'ouvrage de la fageffe humaine ou de l'intérêt, n'en fuffent point jaloux, afin que fes inftructions paruffent plus claires, et agiffent avec plus de force fur la confcience de ceux qui cherchoient la vérité par pur amour de la vérité. Le Dieu

 du

du ciel a deffillé les yeux de mon ame, et j'ai pu reconôitre le doigt, la main de Dieu, dans ce témoignage, quand j'ai vu combien fon principe étoit clair, puiffant et efficace, quand j'ai éxaminé quelles éxemples de fobriété, de fimplicité, de zèle, de fermeté, d'humilité, de gravité, de ponctualité, de charité, de circonfpection dans le gouvernement des affaires de l' églife, lui et ceux que Dieu employoit dans cette fainte œuvre, donnoient dans toute leur conduite, et dans leur miniftère ; j'ai été convaincu que c'étoit l'ouvrage de Dieu même, et mon ame a été pénétrée d'amour, de crainte, de refpect et de reconnoiffance, en voyant fon amour et fa miféricorde pour le genre humain : tels font mes fentimens et j'efpère que le Seigneur m'y confervera jufqu'à la fin de mes jours.

2. Son

2. Son premier but dans ſon témoignage ou ſon miniſtère, étoit de donner à ſes auditeurs une idée de la vérité, et de fonder ſa doctrine dans leurs cœurs ſur le grand principe, le fondement de tout, Jéſus-Chriſt la lumière du monde ; afin que, les renvoyant à ce principe divin au dedans d'eux mêmes, ils appriſſent à le connoître, et ſe connoître eux-mêmes.

3. Il avoit un don particulier, pour expliquer les écritures ; il alloit droit au vrai ſens, et quoiqu' avec ſimplicité en feſoit ſentir l'eſprit, l'harmonie, et l'accompliſſement, de la manière la plus conſolante, et la plus édifiante.

4. Le myſtere du premier et du ſecond Adam, de la chute et de la rédemption, de la loi et de l'evangile, de l'ombre et de la ſubſtance, de la condition de l'enfant de la ſervante, et de celle de l'enfant légitime, et enfin l'ac-

com-

compliſſement des écritures en Chriſt, et par Chriſt, qui eſt la vraie lumière, en tout ceux qui lui apartiennent par l'obéiſſance de la foi, voila quelle étoit en général la ſubſtance et la teneur de ce qu'il annonçoit; auſſi étoit il évident qu'il étoit de Dieu, car on ſentoit qu'il ne diſoit que ce qu'il avoit reçu de Chriſt, et ce qu'il avoit éprouvé lui-même, par cette lumière qui jamais ne nous manque, ni ne nous égare.

5. Mais il n'y avoit rien en quoi il excellàt comme dans la prière. Son eſprit étoit alors ſi détaché de toutes penſées terreſtres, et ſi plein de la majeſté de Dieu, ſa contenance étoit ſi grave et ſi reſpectueuſe, il diſoit tant en ſi peu de mots, que les étrangers en ont été ſouvent auſſi frappés, que ſes frères en étoient conſolés. Il paroiſſoit ſi pénétré de la vie, du reſpect, et de la crainte de Dieu, lorſqu'il prioit, que je n'ai jamais
rien

rien vu, ni ſenti qui en approchât, et c'étoit bien une preuve qu'il connoiſſoit mieux Dieu et vivoit plus près de lui que les autres hommes; car mieux on le connoît mieux on ſent la néceſſité de l'aprocher avec crainte et révérence.

6. Sa vie étoit pure et innocente, il n'étoit point de ceux qui ſont empreſſés à ſe mêler des affaires d'autrui, il ne cherchoit point ſon propre intérêt, il n'étoit ni prêt à s'offenſer, ni prompt à critiquer. Ses diſcours n'avoient jamais rien d'offenſant, et preſque toujours quelque choſe d'édifiant. On trouvoit en lui tant de douceur, de contentement d'eſprit, de modeſtie, d'aiſance, de ſolidité, et de tendreſſe, que c'étoit un plaiſir d'être dans ſa compagnie. Il n'éxerçoit ſon autorité que contre le péché, mais il attaquoit le péché en quelque lieu, en quelque perſonne qu'il le découvrît,

découvrît, le fefant avec amour, compaffion, et furtout avec patience. Il étoit très miféricordieux et auffi prompt à pardonner que difficile à offenfer, et foigneux à ne point offenfer les autres. Et l'on trouveroit encore des milliers de témoins qui certifieroient qu'il étoit d'un efprit excellent et fort agréable, c'eft pourquoi les meilleurs efprits avoient pour lui un amour fincère et durable.

7. Il étoit infatigable dans fon miniftère, car dans fa jeuneffe avant que les grandes et nombreufes fouffrances qu'il effuya, et fes voyages, euffent affoibli fon corps et l'euffent rendu incapable de voyager, il travailloit avec la plus grande ardeur à la propagation de la parole, de la doctrine, et de la difcipline, en Angleterre, en Ecoffe et en Irlande ; gagnant des ames à Dieu, fortifiant dans la foi ceux qui avoient reçu la verité, et établiffant

bliſſant parmi eux le bon ordre pour régler les affaires de l'égliſe. Sur la fin de ſes voyages il viſita, depuis 1671 juſqu'en 1677, les égliſes de Chriſt dans les plantations d'Amérique, en Hollande et en Allemagne ainſi qu'il paroît par ſon journal ; pluſieurs y reçurent ſon témoignage et d'autres furent fortifiés dans la foi. Depuis ce tems-là, ſa principale réſidence fut à Londres ou dans ſes environs: là ſans renoncer aux travaux continuels du miniſtère où il étoit d'un grand ſervice, il écrivit beaucoup, tant pour ceux de ſa profeſſion que pour ceux qui n'en étoient pas ; mais en général il donnoit le plus grand ſoin aux affaires de l'égliſe.

8. Il alloit ſouvent dans l'endroit où ſe tiennent les regiſtres des affaires de l'égliſe, et où ſont addreſſées les lettres des différentes aſſemblées du peuple de Dieu par toute la terre, il ſe les feſoit lire, et avoit ſoin de les communiquer à l'aſſem-

l'assemblée qui se tient toutes les semaines pour les affaires de ce genre, et il pressoit l'assemblée d'y répondre, surtout quand il s'agissoit de quelques souffrances; montrant dans ces occasions beaucoup de simpathie et de compassion; examinant avec attention les différens cas, et tâchant d'y remédier avec toute la promptitude qu'ils sembloient éxiger. De sorte que les églises ou les membres qui se trouvoient dans la détresse étoient sûres que leurs demandes ne seroient ni oubliées, ni différées, s'il alloit à l'assemblée.

9. De même qu'il étoit infatigable, il étoit indomptable, quand il s'agissoit du service de Dieu et de son peuple; et il étoit aussi difficile de l'effrayer que de le mettre en colère. La meilleure preuve à en donner, est sa conduite à Derby, à Litchfield, à Appleby, en présence de Cromwell, à Launceston, à Scarborough, à Wor-

à Worcefter, dans la fälle de Weftminfter, et en plufieurs autres occafions, où il convainquit fes amis et fes ennemis de fa fermeté.

Mais de même que, du tems de la primitive églife, les bienheureux apôtres de notre Seigneur Jéfus-Chrift virent s'élever contr'eux, et devenir leurs plus cruels ennemis, des perfonnes du nombre de ceux qu'ils avoient convertis, ce faint homme eut auffi à fouffrir de la part de quelques-uns de ceux qu'il avoit convertis : qui par prévention ou par erreur s'elevèrent contre lui, l'accufant de vouloir s'arroger le droit de gouverner les confciences, et cela parceque par fa préfence, ou par lettres, il preffoit les affemblées d'adopter, fans héfiter et avec zèle, des réglemens fages et utiles, dont le but étoit de tranfiger les affaires de l'eglife d'une manière régulière, et de veiller à ce que la conduite de fes membres ne

causât

causât point de ſcandale dans le monde. Ces diſſentions vinrent en grande partie de l'envie que quelques-uns portoient à cet homme débonnaire, le voyant auſſi aimé et eſtimé d'un chacun qu'il méritoit de l'être ; et de la foibleſſe d'autres qui ſe laiſsèrent prévenir contre lui par les reproches qu'on lui feſoit de vouloir commander et être obéi aveuglément.

Ils vouloient que chacun fût indépendant, et ſoutenoient qu'ayant le principe au dedans d'eux-mêmes, ils devoient être réglés par lui, et par nul autre : ne conſidérant pas que le principe eſt le même en tous, et que quoiqu'il fût poſſible de recevoir la grace plus ou moins abondamment, cependant la nature en étoit la même chez un chacun ; et que ce fait une fois admis, c'étoit bleſſer l'unité ſpirituelle qui doit éxiſter dans une ſociété dont tous les membres ſont conduits par le même principe ; de ſorte

que

que ce qui étoit mal pour l'un, devoit être mal pour tous, et que ce qui étoit vertueux, honnête, et honorable pour l'un devoit l'être pour tous ; étant la conſéquence et le fruit du même principe univerſel qui eſt commun à tous, et que ces mécontens mêmes profeſſent être le lien de la véritable confraternité Chrétienne, et l'eſprit dont le peuple de Dieu boit pour ſe réunir ſpirituellement et ne plus avoir qu'un cœur et une ame.

D'autres eurent la foibleſſe de prendre l'ordre qu'il vouloit établir dans le gouvernement des affaires de l'égliſe, pour des réglements concernant le culte, que lui et les autres frères recommandoient et preſſoient d'adopter ; et là-deſſus vouloient leur appliquer les reproches que les non-conformiſtes feſoient avec tant de raiſon aux épiſcopaux qui ont fait uſage de la force pour faire accepter leurs ſymboles et leurs cérémonies. Tandis que

ces

ces chofes n'avoient rapport qu'à la converfation extérieure, et, fi je puis m'exprimer ainfi, au gouvernement civil de l'églife ; et au foin de veiller à ce que les membres de la fociété vécuffent felon leurs principes, et continuaffent de remplir les devoirs de la charité. Mais quoique quelques-uns s'étant laiffés prévenir par des erreurs, ou gouverner par une obftination déraifonable, foient fortis du bon chemin ; cependant, graces au Seigneur, la plûpart fe font réunis en amour à leurs frères, ont apperçu les pièges du malin, qui ne laiffe echapper aucune occafion, aucun avantage, pour nuire à l'œuvre du Seigneur, ou y mettre obftacle ; pour troubler la paix de fon églife, et refroidir l'amour de fon peuple tant pour la vérité, que les uns pour les autres : et il y a bonne efpérance que quelques-uns qui font encore éloignés de l'églife viendront s'y rejoindre.

Dans

Dans ces différentes occaſions ce ſaint homme, quoiqu'il ſentît qu'il étoît le principal objet du reſſentiment des mécontens, enduroit leur foibleſſe et leur prévention, il ſouffroit leurs réflexions ſans y répondre, il excuſoit la foibleſſe et l'amertume de leurs diſcours, prioit pour eux, demandant qu'ils puſſent reconnoître leur erreur et la ſubtilité de l'ennemi commun, qui ne cherche qu'à nuire et à diviſer; et rentrer dans le ſein de l'amour fraternel, qui n'inſpire aucune mauvaiſe penſée.

Et dans le fait, je puis aſſurer que quoique Dieu lui eût donné un caractère viſible de prééminence et d'autorité, et que ſa préſence ſeul inſpirât un reſpect religieux, cependant il n'en abuſoit jamais; mais il tenoit ſa place dans l'égliſe de Dieu avec une douceur, une humilité, et une modération qui lui gagnoit les cœurs. Car toutes fois que l'occaſion

s'en

s'en préfentoit, il fe rendoit, à l'exemple de fon divin maître, le ferviteur de tous les autres, il n'éxerçoit fon autorité en qualité d'ancien que felon le pouvoir invifible qui les avoit raffemblés, en revérant le chef et veillant foigneufement fur le corps. Et il étoit reçu feulement felon l'efprit et le puiffance de Chrift comme le premier et le chef des anciens de fon tems, qui étoit digne de double honneur ; et les fidèles étoient enclins à le lui rendre, parceque fon autorité étoit intérieure et non extérieure, qu'il l'avoit acquife et la confervoit, par l'amour de Dieu, et par la puiffance de la vie impériffable. Je n'écris point, par oui-dire, mais d'après ma propre connoiffance et mon témoignage eft vrai. Car j'ai, à différentes époques, paffé des femaines et des mois entiers avec lui, dans des tems d'épreuve et des circonftances très pénibles, et cela de jour et de nuit, par terre

et

et par mer, en Angleterre et dans les pays étrangers, et je puis dire que je ne l'ai jamais vu manquer à fon devoir, ni découragé par les difficultés, en quelque occafion que ce fût. Car en toutes chofes il fe montroit homme, j'entends un homme fort, un nouvel homme, et plein de l'efprit divin; un théologien et un naturalifte, qualités qu'il avoit reçues de la main toute puiffante de Dieu. J'ai fouvent admiré fes queftions et fes réponfes dans les chofes du reffort de la nature. Quoiqu' ignorant la fcience inutile des fophifmes, il poffédoit les principes de toute fcience utile et recommendable, et l'accueilloit par tout où il la trouvoit. Il avoit dans fes manières une politeffe qui furpaffoit toutes les cérémonies en ufage dans le monde; il étoit d'une tempérance admirable, et quoique ce fût un homme replet, il mangeoit peu, et dormoit encore moins.

Voici de quelle manière il a vécu tant qu'il a demeuré parmi nous, et il mourut de même qu'il avoit vécu, se sentant jusqu'au dernier moment animé du même pouvoir éternel qui l'avoit élevé et conservé ; et il étoit si plein d'assurance qu'il triompha de la mort même ; conservant toujours la même égalité d'esprit, comme si la mort ne méritoit pas qu'il y fît attention, ou qu'il en parlât ; recommandant à quelques uns de nous qui se trouvoient présens, de dépêcher et de répandre une épître qu'il avoit depuis peu addressée aux églises de Jésus-Christ par toute la terre, ainsi que ses livres. Mais de tous nos amis ne nous en recommandant point plus particulièrement, que ceux d'Irlande et d'Amérique, répétant deux fois, Ayez soin de nos pauvres amis en Irlande et en Amérique.

Il répondit à quelques-uns qui entrèrent pour demander comment il se trouvoit,

voit, Ne soyez point inquiets, la puissance du Seigneur est au-dessus de toute foiblesse, et de la mort même; la Semence regne, beni soit le Seigneur. Ceci se passa quatre ou cinq heures avant que le Seigneur le retirât de ce monde. Il assista à la grande assembée près de la rue des Lombards, le premier jour de la semaine; et ce fut le troisième jour, vers dix heures du soir, que nous le perdîmes; il mourut chez Henri Goldney dans la même cour. Il eut une bonne vieillesse, et eut le bonheur de vivre assez pour voir plusieurs générations des enfans de ses enfans selon l'esprit de la verité. Il eut la consolation de n'être pas malade longtems, et de conserver sa pleine connoissance jusqu'au dernier moment; et nous pouvons dire avec un homme de Dieu du tems passé, que quoique mort, il parle encore; que quoique absent de corps il est présent en esprit. Car ni lieu, ni tems ne peuvent inter-

rompre la communion des ſaints, ou détruire l'union ſpirituelle des juſtes. Ses œuvres ſont à ſa louange; parcequ'elles ſont à la louange de celui dont il étoit l'inſtrument; c'eſt pourquoi ſa mémoire eſt, et ſera, benie. Je conclurai ici cette partie de ma préface par cette courte épitaphe à ſa memoire: Pluſieurs enfans de Dieu de nos jours ont cultivé la vertu, mais mon cher George, tu les as ſurpaſſés tous.

CHAP. VI.

Contenant cinq différentes exhortations: la première eſt une exhortation générale, tendant à rapeller à cette ſociété ſon intégrité et ſa ſimplicité primitives; la ſeconde, s'addreſſe plus particulièrement à ſes miniſtres; la troiſième, aux nouveaux convertis; la quatrième aux enfans des membres de la ſociété; et enfin la cinquième, à ceux qui ne connoiſſent point encore

encore ce peuple et ſes pratiques, et entre les mains de qui ce livre peut tomber, ainſi que celui auquel il ſervoit de préface, la première fois qu'il a paru. Ces différentes exhortations ſont adaptées à l'état et à la condition de ceux à qui elles s'adreſſent, afin que tous puiſſent atteindre le double objet, de la gloire de Dieu et de leur propre ſalut.

MAINTENANT, mes amis, vous qui faites profeſſion de marcher dans la voie que ce ſaint homme a été envoyé pour nous montrer, je vous prie, tous tant que vous ètes, pères et enfans, anciens et jeunes gens, ne refuſez point la parole d'exhortation. La gloire de ce grand jour, et le fondement de l'eſpérance qui ne nous a point confondus depuis que nous formons une ſociété, eſt, vous le ſavez, ce divin principe de lumière et de vie venant de Jéſus-Chriſt, dont nous feſons profeſ-

ſion, et vers lequel nous dirigeons tous les hommes; le regardant comme l'agent divin, et le grand inſtrument par lequel les hommes ſont convertis à Dieu. C'eſt par ce principe, que nous avons été touchés au commencement, et éclairés effectuellement quant à notre état intérieur; c'eſt lui qui nous a fait ſonger à notre fin dernière, fixant nos yeux vers le Seigneur, tellement comptant nos jours, que nous en puiſſions avoir nos cœurs remplis de ſageſſe. En ce jour, nous n'avons point jugé ſuivant le rapport de nous yeux ou de nos oreilles; mais ſuivant la lumière et le ſentiment qui nous venoit de ce divin principe, nous avons jugé des choſes et des perſonnes, de nous mêmes et d'autrui, et même de Dieu notre créateur. Car étant illuminés par ce principe au dedans de nous-mêmes, nous pouvions aiſément appercevoir la différence des choſes, et ſentir ce qui étoit bien, et ce qui étoit mal, ce qui étoit à propos, et ce qui ne

l'étoit

l'étoit pas, tant en matière de religion que pour ce qui regardoit le civil. Or comme c'eſt-là le principe de la communion de tous les ſaints, c'étoit en quoi conſiſtoit la nôtre. C'eſt ſuivant ce principe que nous déſirions nous entre-connôitre, que nous agiſſions les uns envers les autres, et auſſi envers les autres hommes, en amour, en fidelité, et en crainte.

Lorſque nous ſentions les premières impreſſions et les mouvemens de ce principe dans nos cœurs, nous nous approchions du Seigneur, et attendions qu'étant préparés par lui, nous nous ſentiſſions attirés et émus, avant de prier publiquement, ou d'ouvrir la bouche pour exercer ſon miniſtère. Notre conſolation, notre ſervice, et l'édification qui en réſultoit, conſiſtoit à commencer et à finir par là. Lorſque nous allions plus vîte, ou que nous omettions une partie de notre ſervice, nous

étions ſurs de nous charger d'un peſant fardeau, nous trouvions au dedans de nous des reproches au lieu d'approbation; au lieu d'entendre ces paroles, Cela va bien; une voix ſecrète nous diſoit, Qui a requis cela de vos mains? Alors nous étions un peuple exercé, notre contenance et tout notre déportement l'annonçoit.

Nous ne nous bornions donc point alors à veiller ſur nous-mêmes, nous croyions devoir des ſoins aux autres, et ſurtout aux nouveaux convertis. Nous ſentions ſouvent en nous la charge de la parole du Seigneur pour la déclarer à nos voiſins, à nos parens, et à nos connoiſſances; quelquefois même à des étrangers. Nous avions à cœur la conſervation l'un de l'autre; ne cherchant pas, mais plutôt évitant, tout ce qui pouvoit produire de la froideur ou quelque mal-entendu; nous comportant les uns vis-à-vis des autres, comme des gens qui croyoient et ſentoient

que Dieu étoit préfent; et cela rendoit notre converfation innocente, férieufe et folide: nous nous gardions des foins et des liaifons du monde; nous maintenions la vérité felon fon Efprit, et non pas felon nos efprits, ni d'après notre volonté et nos affections, qui étoient pliées et dans un état d'affujéttiffement, et il étoit aifé à ceux qui nous connoiffoient de s'en appercevoir. Nous ne croyions point avoir droit de difpofer de nous-mêmes, d'aller ça et là, à notre gré; de parler et d'agir de même, choififfant notre propre tems. Notre liberté confiftoit en la liberté de l'Efprit de vérité, et il n'y avoit ni plaifir, ni profit, ni crainte, ni faveur, qui pût nous faire quitter cet état retiré, folide et vigilant. Nous étions fi éloignés de rechercher la compagnie, que nous l'évitions autant que nous pouvions; pouffant nos propres affaires avec modération,

au lieu de nous mêler de celles d'autrui ſans beſoin.

Nos diſcours abondoient en ſens, non en paroles; notre air étoit compoſé et grave et tout notre déportement étoit trés remarquable. Il eſt vrai que ce genre de vie retirée et ſtricte, comparé à la liberté qui regne dans les converſations du monde nous expoſoit à la cenſure de pluſieurs qui nous traitoient de gens bourrus, ſinguliers et perſuadés de leur propre juſtice, &c. Mais ceci nous gardoit de bien des pièges auxquels étoient continuellement expoſés par la convoitiſe des yeux, la convoitiſe de la chair, et la vanité du monde, tant d'autres, qui ne manquoient point d'occaſions et de tentations pour les attirer au dehors pour converſer avec le monde.

Je ne puis oublier l'humilité et le zèle chaſte de ce tems là. Combien alors on étoit éxact à ſe trouver aux congrégations; avec

avec quel retirement on y assistoit! avec quelle fermeté on étoit attaché à la vie de la verité aussi bien qu'aux principes de la vérité! combien nous étions entièrs et unis dans notre communion; et dans le fait, c'est ainsi que doivent l'être, ceux qui reconnoissent pour chef, le Seigneur Jésus-Christ.

Ceci étant le témoignage et l'exemple que l'homme de Dieu, dont j'ai parlé ci-dessus, fut envoyé pour nous annoncer et de laisser parmi nous; d'autant que nous l'avons embrassé comme étant la visitation miséricordieuse de Dieu; la parole d'exhortation en ce jour est que nous continuions de marcher dans la voie de ce témoignage, en tout zèle et toute intégrité, et d'autant plus que le jour approche davantage.

C'est à vous à qui je m'adresse d'abord me frères bien aimés et honorés en Jésus-Christ qui exercez le ministère. Sentez la

vie au dedans de vous mêmes, en exerçant ce ſaint miniſtère. Que la vie ſoit toujours votre commiſſion, votre ſource et votre tréſor dans ces occaſions, ſans quoi vous ſavez que vous ne pouvez engendrer à Dieu, d'autant que rien ne peut régénérer les hommes et les faire vivre en Dieu, que la vie de Dieu, et qu'un miniſtère qui vivifie les hommes en Dieu doit être de la vie et en la vie. Nous avons vu les fruits des autres miniſtères par le petit nombre de ceux à qui ils ont fait abandonner la voie du péché. Ce ne ſont point nos talens ni notre mémoire, ce n'eſt point de raconter quand et comme il nous plaira, les choſes qui nous ont été révelées, qui fera l'œuvre du Seigneur. Un miniſtère qui ne fait qu' expliquer ſéchement la doctrine, quelque ſolide qu'il ſoit dans ſes paroles, n'atteint pas plus avant que les oreilles, et n'eſt après tout qu'un beau rève, mais il eſt une autre ſo-
lidité

lidité, la ſolidité même, c'eſt Chriſt la puiſſance de Dieu. C'eſt la clé de David qui ouvre, et nul peut fermer; et qui ferme, et nul ne peut ouvrir; cette ſolidité eſt à la meilleure des paroles ce qu'eſt l'huile à la lampe, et l'ame au corps, et c'eſt ce qui fit dire à Jéſus-Chriſt, " Mes pa-" roles ſont eſprit, et vie;" c'eſt-a-dire, elles viennent de la vie même, c'eſt pourquoi elles vous ſont vivre, vous qui les recevez. Si les diſciples qui avoient vêcu avec Jéſus-Chriſt durent réſter à Jeruſalem, juſqu' à ce qu'ils l'euſſent reçue; à plus forte raiſon devons nous attendre que nous l'ayons reçue, avant d'exercer le miniſtère, ſi nous voulons convertir les hommes des ténèbres à la lumière, et de la puiſſance de Satan, à Dieu.

Je prie ardemment et en toute humilité Dieu le père de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, que vous ayez toujours les mêmes

ſentimens

ſentimens, que vous attendiez toujours avec révérence la venue et la révélation de la parole de vie, que vous ſuiviez toujours ſes mouvemens dans votre miniſtère et votre ſervice, afin de ſervir Dieu ſelon ſon eſprit. Soit que vous diſiez peu ou beaucoup, ce ſera toujours bien, car beaucoup ne ſera jamais trop, ni peu trop peu, pourvu que vous agiſſiez d'après le mouvement de l'eſprit de Dieu : ſans quoi, en verité, le moins du monde ſera trop, parcequ'il ne portera pas profit.

Car c'eſt l'eſprit de Dieu qui, immédiatement, ou par le miniſtère de ſes ſerviteurs, enſeigne à ſon peuple à profiter; et aſſurément il n'y a qu' autant que nous le prenons avec nous pour faire notre ſervice, que nous ſommes, des ſerviteurs utiles, et ſans cela non ; car s'il faut que le Seigneur faſſe agir toutes choſes au dedans de nous, pour que nous puiſſions être ſauvés, à plus forte raiſon ſon opération eſt

eſt elle requiſe pour que nous puiſſions convertir les autres. C'eſt pourquoi ſi autrefois, ce nous étoit une croix de parler, quoique le Seigneur nous en requît ; que ce ne nous en ſoit jamais une de garder le ſilence, lorſqu'il ne nous meut pas à parler.

Une des menaces les plus terribles dans le livre de Dieu, c'eſt l'endroit où il dit, « Que celui qui ajoutera aux paroles de la « prophétie de ce livre, Dieu fera tomber « ſur lui les plaies écrites dans ce livre.» Il n'eſt pas moins terrible de refuſer de parler quand Dieu nous le conſeille, « Car « celui que retranchera quelque choſe « des paroles du livre de cette de pro- « phétie, Dieu lui enlevera la part qu'il a « dans le livre de vie:» et véritablement c'eſt une choſe à la quelle on ne ſauroit trop prendre garde ; et ceux qui ſe ſervent du nom du Seigneur, doivent avoir ſoin de s'aſſurer ſi vraiment le Seigneur parle ; de peur de ſe trouver du nombre de ceux qui ajoutent aux paroles du témoignage

de

de la prophétie que le Seigneur les charge d'annoncer; ni d'en rien retrancher ou diminuer, puifque l'un et l'autre offenfent tellement le Seigneur.

C'eft pourquoi ayons bien foin, mes frères, de ne point devancer notre guide, et de ne point refter en arrière non plus; puifque celui qui fe preffe trop, court le rifque de perdre fon chemin, et que celui qui refte en arrière peut perdre de vue fon guide. Car même ceux qui ont reçu la parole du Seigneur, doivent attendre la fageffe pour voir à divifer la parole à propos; ce qui veut dire qu'il eft très poffible que quelqu'un qui a reçu la parole, fe méprenne pour la divifer et en faire l'application. Ce qui doit venir d'une impatience d'efprit et du défir de travailler de foi-même, (d'où il réfulte un mauvais et dangéreux mélange) et peut à peine produire à Dieu un peuple d'un efprit droit et qui pofsède la vie.

C'eft

C'est un point auquel je m'attache pardessus tout, pour ceux de nos frères qui exercent publiquement le ministère (sachant bien de quelle importance il est pour l'état présent et avenir, et pour la conservation de l'église de Jésus-Christ qui a été rassemblée et bâtie par un ministère rempli de vie et de pouvoir) que le ministère s'entretienne, se conserve, et se continue, en recevant de tems à autre les manifestations, les mouvemens, et les secours répétés de cette méme vie, et de ce même pouvoir.

Toutefois qu'il paroît qu'aucuns font plutôt usage de leurs talens et des dons qu'ils ont reçus, en administrant la parole, qu'ils ne parlent d'après la lumière et le pouvoir, quoique leur entendement soit éclairé et qu'ils connoissent la bonne doctrine; il faudra les avertir à tems pour leur propre conservation, parcequ' insensiblement ils en viendroient à se fier

entièrement

entièrement à leurs propres lumières, et à quitter Jésus-Chriſt qui eſt la vraie fontaine vive, pour ſe faire des citernes qui ne contiendroient point des eaux vives ; et qu'enſuite ils en viendroient peu à peu à detourner les autres d'attendre en eux-mêmes le don de Dieu, et de le ſentir dans les cœurs des autres pour en être fortifiés et conſolés ; les attirer à eux, et leur faire quitter Dieu pour retourner à l'homme ; et ainſi faire naufrage quant à la foi qui avoit été une fois donnée aux ſaints, et la pureté de la conſcience vis-à-vis de Dieu, qu'il eſt impoſſible de conſerver ſans le don divin de la vie, qui avoit engendré l'une, et ranimé et ſanctifié l'autre au commencement.

Il ne nous ſuffit point d'avoir connu le don divin, et d'avoir à ce moyen atteint les eſprits qui ſont dans la priſon, et d'avoir été les inſtrumens par leſquels d'autres ont été convertis à Dieu, ſi nous

ne

ne nous conſervons auſſi humbles et auſſi pauvres en nous-mêmes, et dans la même dépendance envers le Seigneur, qu'-auparavant; d'autant que ni le ſouvenir, ni la répétition des découvertes, des révélations, ni des jouiſſances que nous avons éprouvées antérieurement, ne ſauroient ramener une ame à Dieu, ni donner le pain à ceux qui ont faim, ni l'eau à ceux qui ont ſoif, à moins que la vie n'accompagne ce que nous diſons: or c'eſt ce qu'il eſt de notre devoir d'attendre.

Puiſſions nous n'avoir point d'autre fontaine, d'autre tréſor, ni d'autre appui. Qu'aucuns ne préſument en aucune circonſtance d'agir de leur propre mouvement pour Dieu, parceque depuis longtems ils ont agi par le mouvement de Dieu. Ne nous diſpenſons point d'attendre le Seigneur; ne croyons point pouvoir y ſuppléer par notre propre ſageſſe,

et

et ne nous imaginons point pouvoir apporter moins de foin, et prendre plus de liberté en parlant qu'auparavant; enfin lorfque nous ne fentirons pas la puiffance du Seigneur agir au dedans de nous, et nous infpirer, quelle que foit l'attente du peuple et notre caractère ordinaire, enfin quelque accoutumés que nous foyons à recevoir fes fecours, ne paffons point les bornes et ne cherchons point à remplir ce vide par des chofes venant de nous.

Nous n'oublierons jamais, j'efpère, qui étoit Celui qui a dit, « Hors de moi « vous ne pouvez rien faire," lui feul peut nous donner la capacité. Car fi nous ne devons point faire ufage de nos propres paroles, et chercher en nous-mêmes ce que nous devons dire pour nous défendre lorfque nous fommes attaqués concernant notre témoignage, nous devons bien moins faire ufage de nos propres paroles, et être en peine de

ce

ce que nous dirons, dans notre témoignage et l'exercice de notre miniſtère au nom du Seigneur aux ames du peuple; car c'eſt alors plus que jamais que doit s'accomplir en nous ce paſſage, "Ce n'eſt "pas vous qui parlez, mais c'eſt l'eſprit "de mon père qui parle en vous."

Car en vérité le miniſtère de l'eſprit doit, conſerver et conſerve réellement, ſon analogie et ſon union avec la naiſſance de l'eſprit; car comme aucun ne peut hériter le royaume de Dieu s'il n'eſt né de l'eſprit; de même aucun miniſtère ne ſauroit engendrer une ame à Dieu, ſi non celui qui dérive de l'eſprit. Et comme je l'ai dit plus haut, c'étoit cet eſprit que les diſciples attendoient avant d'aller prêcher; et c'eſt ſelon cet eſprit que de nos jours nos anciens, et ceux d'entre nos frères qui annonçoient la parole de Dieu, attendoient, nous viſitoient, et ſe feſoient entendre à nous; ainſi ayant commencé

par l'efprit, qu'aucun de nous n'efpère ni ne défire d'être rendu parfait felon la chair. Car quelle comparaifon y-a-t-il entre la chair et l'efprit, entre la paille et le froment ? Si nous continuons dans l'efprit, nous conferverons l'unité de l'efprit, ce qui eft le fondement de la vraie communion. Car en buvant tous de ce même efprit, nous devenons un feul peuple en Dieu, et par là, nous nous confervons dans l'unité de foi, et dans le lien de la paix. Ni envie, ni amertume, ni querelles, ne peuvent avoir lieu parmi nous. Nous veillerons toujours l'un fur l'autre, pour le bien de nos amis, et non pour le mal ; et bien loin de porter envie à nos amis lorfque nous les verrons doués plus abondamment des dons de la grace que le Seigneur prodigue à fes fidèles ferviteurs, nous en ferons pleins de joie.

Mes frères comme c'eft à vous qu'eft confiée la difpenfation des oracles de Dieu ; ce qui vous procure bien des occa-

fions

ſions favourables, et vous donne beaucoup de poids parmi ceux chez qui vous voyagez; ne croyez point je vous prie, qu'il ſuffiſe de déclarer la parole de Dieu dans leurs aſſemblées quelque édifiant et conſolant que cela ſoit pour eux, ainſi que pour vous; mais imitant la pratique que ſuivoit en général l'homme de Dieu dont j'ai parlé plus haut, lorſqu'il étoit parmi nous, informez vous de l'état des différentes égliſes que vous viſitez, tâchez de ſavoir s'il y a aucuns de leurs membres qui ſoient malades ou dans l'affliction, s'il en a qui ſoient tentés, enfin s'il y en a d'infidèles ou d'endurcis; et faites enſorte de remedier à ces choſes ſelon la ſageſſe et la puiſſance de Dieu, et ce ſera couronner glorieuſement votre miniſtère. Car comme naturellement leurs cœurs vous ſont ouverts, par la raiſon qu'ils vous reçoivent comme des hommes de Dieu, vous ne ſerez qu'augmenter la

bonne opinion qu'ils ont deja de vous, en leur fesant du bien à d'autres égards, par vos bons conseils; vous consolerez les affligés, vous fortifierez ceux qui sont tentés, vous soulagerez les malades, vous convaincrez et ramenerez les infidèles, vous adoucirez les endurcis et les préparerez à être reconciliés; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, c'est ce qu'on peut apeller, river le clou; par là vous confirmerez le témoignage général, et y redonnerez une nouvelle force, en appliquant ainsi vos soins aux différentes branches, par rapport à ceux qui y sont plus particulièrement intéressés.

Car quoiqu'il puisse y avoir dans ces endroits-là, des gens bons et sages qui y résident et même des anciens, qui en géneral sont des personnages de mérite et d'importance, et même estimés dans d'autres endroits; cependant ils ne s'ensuit pas pour cela que ceux parmi lesquel ils demeurent

demeurent mettent en eux toute la confiance qu'ils méritent, et il peut y avoir quelque circonſtance particulière qui faſſe qu'ils ne puiſſent exercer cette eſpèce d'autorité. Mais vous qui voyagez comme envoyés de Dieu, s'ils vous donnent leur confiance pour un objet ſi important, vous la refuſeront-ils pour un moindre? et s'ils admettent le témoignage général, pourront-ils s'oppoſer à ce que vous en faſſiez l'application particulière à leurs differens cas? C'eſt ainſi que vous vous montrerez vraiment ouvriers et que vous ferez marcher vos œuvres devant vous, à la gloire du nom de celui qui vous a apellés des ténebres à la lumière, afin qu'affranchiſſant les autres du pouvoir de Satan, vous les rameniez à Dieu, et à ſon royaume qui eſt au dedans. Combien il ſeroit à déſirer qu'il y eût un plus grand nombre d'ouvriers ſi fidèles, dans la vigne du Seigneur!

neur ! Jamais le befoin n'en fut plus grand, depuis le jour du Seigneur.

C'eft pourquoi je crois devoir vous crier avec force, O vous qui depuis longtems profeffez la vérité ; qui la connoiffez par fa puiffance énergique, et dont la conduite parmi les hommes eft exempte de reproche ; mais qui, contens de connoître la vérité pour vous-mêmes, d'aller aux affemblées, d'exercer une charité ordinaire dans l'églife, et de vous conduire honnêtement parmi les hommes, vous bornez à celà ; et qui dans vos âmes ne prenez guères d'autre interêt à la gloire du Seigneur, et à la propagation de fa vérité fur la terre, qu'en vous réjouiffant des fuccès qu'ont les autres dans ce miniftère ; levez-vous au nom et en la puiffance du Seigneur Jéfus. Voyez comme dans cette nation ainfi que dans les autres, les campagnes font blanches pour moiffonner, et combien les ouvriers

fidéles

fidèles et capables d'y travailler ſont rares ! Vos compatriotes, vos voiſins, vos parens déſirent de connoître le Seigneur et ſa verité, et de marcher dans ſes voies. Rien chez vous ne vous parle-t-il en leur faveur ? Examinez vos cœurs, cherchez et ne perdez point de tems, je vous en prie, car le Seigneur eſt près.

Je ne vous juge point ; il en eſt un qui juge tous les hommes et ſon jugement eſt vrai. Vous avez acquis des richeſſes temporelles, puiſſent vos richeſſes intérieures augmenter ſelon la même proportion, puiſſiez vous faire un bon uſage de ce double avantage, tandis qu'il eſt en votre pouvoir de faire le bien. Vos ennemis auroient bien voulu cidevant vous ôter ce que vous aviez, pour l'amour de celui en qui vous croyiez ; c'eſt pourquoi Il vous a donné une part abondante aux biens de ce monde à la face de vos ennemis. Mais prenez garde,

ayez ſoin que le monde ſoit votre ſerviteur et non votre maître, faites en un paſſe-tems, et non une affaire. Que vos regards ſoient tournés principalement vers le Seigneur, examinez vos voies, conſidérez ſi Dieu n'a point d'autres ſervices à attendre de vous ; et ſi vous vous trouvez en arrière avec lui, tenez vous prêts à recevoir le mot de commandement, ne vous laſſez point de faire le bien quand une fois vous aurez mis la main à la charrue; et aſſurément, ſi vous ne vous relâchez point, vous recueillerez le fruit de votre travail céleſte dans le royaume éternel de Dieu.

Et vous nouveaux convertis, je vous engage et vous exhorte à attendre, en toute diligence et chaſteté, le Seigneur dans ſa bienheureuſe manifeſtation et apparition dans vos cœurs: ne regardez point au dehors mais au dedans. Que la liberté d'autrui ne ſoit point un piège

pour

pour vous ; n'agiſſez point non plus par imitation, mais ſelon que vous ſentirez et goûterez le pouvoir de Dieu au dedans de vous mêmes ; n'en écraſez point les tendres rejettons dans vos ames, n'allez point non plus dans la chaleur de vos déſirs et de vos affections en exagérer les mouvemens doux et ſaints. Rapellez vous que la voix qui nous parle en ce jour eſt une voix dont le ſon eſt doux et ſubtil, qui ne s'entend point parmi le bruit et les embarras du monde ; mais qui ſe fait entendre diſtinctement dans un état de retraite. Jéſus aimoit et cherchoit la ſolitude, il ſe retiroit ſouvent ſur les montagnes, dans les jardins, et ſur le bord de la mer, pour éviter la foule et le tumulte ; donnant par là à connoître à ſes diſciples qu'il eſt bon d'être ſolitaire, et de ſe retirer des embarras du monde. Dans votre état, vous avez deux ennemis à craindre ; votre imagination, et le déſir

de la liberté; mais la vérité ſimple et de pratique, cette vérité vivante et ſainte qui vous a convaincus, vous conſervera, ſi vous l'écoutez au dedans de vous-mêmes, et que vous en faſſiez, pour ainſi dire, la pierre de touche de vos penſées, de vos inclinations et de vos affections; pour vous aſſurer à ce moyen ſi elles ſont de Dieu, ou de l'ennemi commun, ou de vous-mémes; et par là, vous vous conſervez un tact, un diſcernement infaillible pour décider des choſes qu'il vous faudra faire, ou ne pas faire. Et en continuant de marcher dans cette voie avec diligence et fidélité vous parviendrez à hériter la ſubſtance même; et Jéſus-Chriſt, la ſageſſe éternelle, remplira votre tréſor. Lorſque vous ſerez auſſi bien convertis, que vous ètes convaincus, alors fortifiez vos frères. Tenez vous prêts à obéir au Seigneur, quelque parole et quelque œuvre qu'il requière

requière de vous, afin que vous puissiez contribuer à la gloire de celui qui vous a choisi pour participer avec les saints, à la lumière d'un royaume qui ne sauroit être ébranlé, à un héritage incorruptible dans les demeures célestes.

Quant à vous qui étes les enfans du peuple de Dieu, j'ai grandemment à cœur votre salut, et je prie souvent à genoux le Dieu de vos pères, et lui demande qu'il vous fasse participer à la vie divine et au pouvoir qui sont la gloire de ce jour: afin que vous soyez une génération approuvée de Dieu, une sainte nation, un peuple choisi, et zélé pour les bonnes œuvres, lorsque nous serons dans le tombeau. O! jeunes gens de l'un et l'autre sexe, qu'il ne vous suffise pas d'être les enfans du peuple du Seigneur, il faut que vous soyez régénérés si vous voulez hériter le royaume des cieux. Vos pères ne sont vos pères que selon la chair, et n'ont pu

vous engendrer que ſelon la reſſemblance du premier Adam; mais il faut que vous ſoyez régénérés ſpirituellement à la reſſemblance du ſecond Adam; ſans quoi vous ne ſerez, ni ne ſauriez être, ſes enfans. C'eſt pourquoi ne vous négligez point, O vous qui étes les enfans des enfans de Dieu! conſiderez votre fondement, et combien vous tenez de près à cette ſainte parenté, à cette ſainte famille, et à cette régénération. Avez vous obéi à la lumière; avez vous reçu l'eſprit et marché en cet eſprit, qui eſt la ſemence incorruptible de la parole et du royaume de Dieu, auquel il faut que vous ſoyez régénérés? Dieu n'a point d'égard à l'apparence des perſonnes. Le père ne peut ſauver le fils, ni le fils le père, et ils ne peuvent répondre l'un pour l'autre, mais tel qui perſiſte dans le péché mourra dans ſon péché; et tel qui, par Jéſus-
Chriſt

Chriſt, pratique la juſtice, vivra dans la juſtice. Car ce ſont ceux qui obéiſſent volontairement, qui mangeront le meilleur du païs. Ne vous abuſez point, Dieu ne peut être moqué; car ce que les nations et les peuples auront ſemé, ils le moiſſoneront auſſi de la main du Dieu juſte; et alors le grand nombre de privilèges conſidérables, que vous avez de plus que des enfans des autres hommes, ſera ajouté au poids de la balance contre vous, ſi vous ne ſuivez la voie du Seigneur. Car vous avez ligne après ligne, commandement aprés commandement; vous avez non ſeulement eu la bonne doctrine, mais auſſi le bon éxemple; et qui plus eſt, on vous a appris à voir et à connoitre un principe au dedans de vous-mêmes, qui n'eſt que trop généralement inconnu aux autres hommes. Vous ſavez que vous pouvez être auſſi bons qu'il vous plaira,

ſans craindre ni mauvaiſe humeur, ni coups, ſans être chaſſés de la maiſon, ni abandonnés de père et de mère, pour l'amour de Dieu et de ſa ſainte religion; ainſi qu'il eſt arrivé à quelques-uns de vos pères, lorſqu'ils entrèrent dans cette ſainte voie. Mais vous, ſi après avoir entendu et vu les miracles que Dieu a opérés, en les delivrant, et les conſervant, au milieu d'une mer de troubles; ainſi que les bénedictions abondantes, tant ſpirituelles que temporelles, dont il les a comblés à la vue de leurs ennemis; ſi d'après cela, dis-je, vous negligiez une ſi grande faveur, et les moyens de ſalut qui ſont tellement à votre portée; non ſeulement vous feriez les enfans les plus ingrats envers Dieu et vos pères, mais vous devriez vous attendre que Dieu appelleroit les enfans de ceux qui ne le connoiſſent pas, pour vous ôter la cou-

ronne

ronne des mains, et que votre ſort ſeroit un jugement terrible de la part de Dieu. Mais je le dis de toute mon âme, à Dieu ne plaiſe qu'il en ſoit ainſi de vous.

C'eſt pourquoi, O jeunes gens, jettez les yeux vers le rocher de vos pères : il n'y a point d'autre Dieu que lui, point d'autre lumière que la ſienne, point d'autre grace que la ſienne, point d'autre eſprit que le ſien ; pour vous convaincre, vous vivifier et vous conſoler, pour vous conduire, vous conſerver et vous guider au royaume éternel de Dieu. Par là, non ſeulement vous profeſſerez, mais vous poſſéderez la vérité ; l'embraſſant, non ſeulement en conſéquence de votre éducation, mais avec connoiſſance de cauſe, et parceque vous en ètes convaincus ; l'embraſſant en conſéquence d'un ſentiment produit dans vos âmes, par l'opération de l'eſprit de Dieu et de ſon pou-

 voir

voir éternel; par lequel vous pouvez devenir la femence d'Abraham par la foi, et la circoncifion faite fans main; et par conféquent les héritiers de la promeffe faite à nos pères, c'eft-à-dire d'une couronne immortelle : afin que comme je l'ai dit, vous puiffiez être une génération acceptée de Dieu, fupportant la profeffion de la fainte vérité, par la vie et la puiffance de cette même vérité. Car la formalité en fait de religion eft infipide à Dieu et aux hommes ; et furtout lorfqu'une certaine forme ou apparence a en foi quelque chofe de particulier ou de nouveau, et que c'eft d'après un principe qu'elle a commencé, et a été pratiquée avec un zèle et une exactitude extraordinaire : c'eft pourquoi je dis que fi vous deveniez tièdes et formels, et que, tout en continuant vótre profeffion vous reftaffiez dénués de ce fel et de cette faveur

qui

qui lui ont acquis un bon témoignage parmi les hommes; ce ne feroit pas répondre à l'amour de Dieu, aux bons foins de vos parens, ni à la lumiére de la vérité qui eft en vous, et en ceux qui font encore dehors; et qui quoiqu'ils ne veuillent pas obéir à la vérité ont affez de fens et d'affez bons yeux pour voir fi ceux qui la profeffent lui obéiffent. Car lorfque l'on ne fent pas fa vertu divine dans fon âme, lorfqu'on ne l'attend point, et que l'on ne vit point en elle, les imperfections percent bientôt, paroiffent ouvertement et découvrent l'infidélité de ceux qui font dans ce cas-là, et font voir que leur intérieur n'eft point affaifoné de la nature du principe qu'ils profeffent.

Souffrez donc, mes chers enfans, que je vous exhorte à fermer les yeux aux tentations et à la corruption de ce monde

bas

bas et périssable; et à ne point laisser captiver vos affections par la convoitise et les vanités que vos pères ont abandonnées depuis longtems, pour l'amour de la vérité: et puisque vous croyez que c'est réellement la vérité, recevez la dans vos cœurs, pour devenir enfans de Dieu: afin que l'on ne puisse jamais dire de vous, comme l'évangéliste dit des Juifs de son tems, que Jésus-Christ la veritable lumière "est venu chez soi, "et les siens ne l'ont point reçu, mais à "tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné "le droit d'être faits enfans de Dieu; sa- "voir à ceux qui croyent en son nom, "lesquels ne sont point nés de sang, ni "de la volonté de la chair, ni de la vo- "lonté de l'homme, mais ils sont nés "de Dieu;" passage qui dit beaucoup, et s'applique très bien ici. Vous répondez parfaitement et exactement à la descrip-

tion

tion de ces Juifs dont la profeſſion étoit extérieure, en ce que vous portez le nom de peuple de Dieu, d'autant que vous étes les enfans, et avez la forme, du peuple de Dieu; et l'on peut dire de lui, vu ſa lumière qui eſt en vous, qu'il eſt venu chez les ſiens; et ſi vous ne lui obéiſſez pas, que vous vous détourniez de lui, et que vous ſuiviez les vanités de votre eſprit, vous ſerez ceux qui ne l'ont point reçu: mais je prie Dieu que ce ne ſoit jamais là votre cas, et que vous n'attiriez point un tel jugement ſur vous, que vous ſentiez bien combien ſont grandes et nombreuſes les obligations que vous avez à Dieu pour ſon amour, et à vos parens pour leurs bons ſoins; que vous vous tourniez de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces, vers le Seigneur, ſon don et ſon eſprit qui eſt en vous; que vous lui obéiſſiez, que

que vous ſcelliez le témoignage de vos pères par la vérité et l'évidence de votre propre expérience ; afin que les enfans de vos enfans vous beniſſent, et beniſſent le Seigneur pour vous, comme leur ayant donné un éxemple fidèle, et leur ayant réellement tranſmis la vérité de Dieu. Ainſi les cheveux blancs de vos chers parens, qui vivent encore, deſcendront au ſépulchre avec joye, en voyant que vous ne ſerez pas moins les enfans de la vérité que les leurs ; et que non ſeulement leur nature, mais auſſi leur eſprit, vivra encore en vous, lorſqu'ils auront quitté la terre.

Je conclurai par une courte exhortation que j'addreſſe à ceux qui ne ſont pas de notre communion, entre les mains de qui il peut arriver que ce livre tombe, et ſurtout à mes compatriotes.

Mes amis, comme vous étes enfans d'Adam et mes frères ſelon la chair, j'ai

ſouvent

ſouvent prié Dieu pour vous avec ardeur, déſirant ſincèrement que vous connoiſſiez que votre Créateur eſt votre Rédempteur, et que par la puiſſance et l'eſprit de ſon fils Jéſus-Chriſt, qu'il a donné pour être la lumière et la vie du monde, il vous redonne cette reſſemblance divine que vous avez perdue par péché. Oh! ſi vous vouliez le recevoir dans vos cœurs, vous qui portez le nom de Chrétiens, car c'eſt dans vos cœurs qu'il faudroit le poſſéder. Il frappe à la porte, pour que vous le laiſſiez entrer; mais vous ne lui ouvrez point, vous avez tant d'autres hôtes qui occupent tout chez vous, que, de même qu'autrefois, il ne peut trouver de place que dans une crêche. Cependant vous abondez en profeſſion, de même que les Juifs lorſqu'il parut parmi eux; ils ne voulurent point le connoître, mais le rejettèrent, et

le

le maltraitèrent. De ſorte que ſi vous n'en venez point à poſſéder et à connoître par expérience ce que vous profeſſez, toute votre formalité en fait de religion ne vous tiendra lieu de rien au jour du jugement de Dieu.

Je vous prie donc de bien péſer en vous mêmes votre condition éternelle, et de voir quels ſont vos tîtres, et ſur quoi vous vous fondez pour porter le nom de Chrétiens; s'ils ne conſiſtent qu'à profeſſer, et à croire l'évangile comme une hiſtoire vraie. Avez vous connu le baptême de feu et du St. Eſprit, et le van de Jéſus-Chriſt qui nettoye vos âmes de toute paille inutile, telle que la convoitiſe, et les affections de la chair; ce divin levain du royaume des cieux, qui, lorſqu'on le reçoit, fait fermenter l'homme entier, et le ſanctifie en corps, en âme, et en eſprit? Si ce n'eſt pas là le

le fondement de votre confiance, vous ètes dans un état malheureux.

Vous me direz, peut être, que quoique vous soyez des pécheurs, et viviez journellement dans un état de péché, et que vous n'ayez pas été sanctifiés, comme je viens de le dire, cependant vous avez foi en Jésus-Christ qui a supporté la malédiction pour vous, qu'en lui vous étes complets par la foi, sa justice vous étant imputée.

Mais ne vous abusez point, je vous en prie mes amis, dans une affaire si importante que ce qui regarde vos âmes immortelles. Si vous avez une vraie foi en Jesus-Christ, votre foi vous rendra purs, elle vous sanctifiera; car dans l'ancien tems, la foi des saints étoit leur victoire; c'étoit par la foi qu'ils remportoient la victoire sur le péché au dedans d'eux mêmes et sur les pécheurs au dehors.

dehors. Et fi tu ès en Chrift, tu ne marches plus felon la chair, mais felon l'efprit, dont les fruits font manifeftes. Oui, tu ès une nouvelle créature, régénérée et reformée fur le modèle, et felon la volonté, de Dieu. Toutes les chofes vieilles font paffées, et voici, toutes chofes font faites nouvelles: un nouvel amour, des défirs, une volonté, des affections, et des pratiques nouvelles. Ce n'eft plus toi dorenavant qui vis, ce n'eft plus toi défobeiffant charnel et mondain, mais c'eft Chrift qui vit en toi; or Chrift t'eft gain à vivre et à mourir: parceque tu ès affuré que ton corruptible revêtira l'incorruptibilité, que ton mortel revêtira l'immortalité, et que tu as dans le ciel une maifon glorieufe et éternelle, qui ne vieillira et ne périra jamais. Tels font les effets que Chrift produit en ceux qui éxiftent en lui, de

même

même que le feu produit la chaleur, et le ſoleil la lumière.

C'eſt pourquoi gardez vous bien de vous fonder ſur l'idée que vous pourriez vous faire, que vous vivez dans Chriſt tandis que vous étes encore dans votre ancien état de péché. Car quelle communication y a-t-il de la lumière avec les ténébres, et quel accord y a-t-il entre Chriſt et Belial? Ecoutez ce que vous dit le diſciple bien-aimé: " Si " nous diſons que nous avons com- " munion avec Dieu, et que nous mar- " chions dans les ténébres, nous men- " tons, et nous n'agiſſons pas ſelon la " vérité." C'eſt-à-dire, ſi nous marchons dans la voie du péché, que nous ſoyons les eſclaves de nos affections charnelles, et ne ſoyons point convertis à Dieu, nous marchons dans le ténébres et ne pouvons dans cet état avoir aucune communion

communion avec Dieu. Chrift revêt de fa juftice, ceux qui reçoivent fa grace dans leurs cœurs, qui reconcent à eux-mêmes, qui chargent tous les jours fa croix, et qui le fuivent. La juftice de Chrift, fanctifie les hommes intérieurement, elle fanctifie leurs âmes, leurs volontès, et leurs pratiques. Cette juftice n'en apartient pas moins à Chrift, parceque nous la poffédons ; car elle devient nôtre, non par nature, mais par la foi et par adoption ; c'eft le don de Dieu. Mais malgré cela, quoiqu'elle ne foit pas nôtre, comme venant de nous (car en ce fens elle apartient vraiment à Chrift, car elle eft de lui et vient de lui). cependant elle nous apartient, et eft vraiment nôtre par la poffeffion, par la jouiffance, et par fon efficacité, et il faut qu'elle le foit pour nous faire du bien ; fans quoi la juftice de Chrift ne nous

ferviroit à rien. C'eft ainfi qu'il étoit pour les premiers Chrétiens, juftice, fanctification, juftification, et rédemption; et fi jamais vous voulez fentir à fond les confolations de la religion Chrétienne, et, fi je puis m'exprimer ainfi, atteindre au noyau, à la moëlle, c'eft ainfi que vous devez apprendre à la connoitre et à l'obtenir.

Maintenant, mes amis, d'après ce que vous venez de lire, il vous eft aifé de voir que Dieu a vifité un pauvre peuple d'entre vous, à qui il a envoyé cette fcience de falut et ce témoignage; qu'il a foutenu et augmenté jufqu'à ce jour, malgré les violentes oppofitions que ce peuple a éprouvées de tous côtés. Ne méprifez point la baffeffe de cette apparence: ce jour, nous le favons, a été et eft encore regardé par un trop grand nombre comme un jour qui

qui n'a produit que de petites chofes, et dont ils tiennent peu de compte : ils lui ont donné plufieurs noms injurieux et méprifans ; mais il eft de Dieu, et vient de lui, puifqu'il mène à lui. C'eft ce que nous favons, quoique nous ne puiffions le faire comprendre aux autres à moins qu'ils ne prennent pour le connoître la même voie que nous avons fuivie. Le monde parle de Dieu, mais que fait-il? Il demande la puiffance, et rejette le principe en qui elle eft. Si vous voulez connoître Dieu, adorer et fervir Dieu comme le vous devez, il faut que vous ayez recours aux moyens qu'il a défignés et donnés pour cet effet. Les uns le cherchent dans les livres, d'autres parmi les favans, mais ce qu'ils cherchent eft en eux (quoique ne venant pas d'eux) et ils n'y font pas attention. La voix eft trop fubtile, la femence eft trop petite,

-tite, et la lumière luit dans les ténèbres. Ils ne sont point à la maison, et ne peuvent partager le butin ; mais la femme qui avoit perdu son argent, le trouva chez elle lorsqu'elle eût allumé sa chandelle, et balayé sa maison. Faites en de même, et vous trouverez ce que Pilate cherchoit à connoître, c'est-à-dire, la Vérité : la vérité dans l'intérieur, chose si précieuse aux yeux de Dieu ; la lumière de Christ dans l'intérieur ; Christ qui est la lumière pour le monde, et par conséquent pour vous ; lui, qui vous fait connoître votre vraie condition, mène tous ceux qui veulent y faire attention, des ténébres à la lumière merveilleuse de Dieu. Car la lumière se répand sur ceux qui obéissent ; elle est faite pour les justes, et leur sentier est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.

C'eſt pourquoi, mes amis, rentrez, rentrez en vous- mêmes ; où eſt le poiſon, là vous trouverez auſſi l'antidote. C'eſt là que vous avez beſoin de poſſéder Chriſt, et c'eſt là que vous devez le trouver ; et Dieu ſoit beni, il eſt en votre pouvoir de l'y trouver. Cherchez et vous trouverez, je vous en réponds pour Dieu. Mais il faut auſſi que vous cherchiez de bonne foi, de toute votre cœur, comme des hommes qui cherchent la vie, oui, la vie éternelle ; il faut que vous cherchiez avec diligence, avec humilité, avec patience, comme des gens qui ne peuvent goûter, ni plaiſir, ni conſolation, ni ſatiſfaction en rien autre, à moins que vous ne trouviez celui que vos âmes déſirent de connoître et d'aimer pardeſſus toutes choſes. O ! c'eſt un travail, un travail ſpirituel, que le monde charnel et profane en penſe et en diſe ce qu'il voudra. C'eſt

là

là le sentier qu'il faut que vous suiviez, si jamais vous voulez arriver à la ville de Dieu, qui a des fondemens éternels.

Mais, direz vous, qu'est-ce que cette lumiere divine fera pour nous? Ce qu'elle fera; Premièrement, elle reduira tous vos péchés en ordre devant vous, ensuite elle découvrira l'esprit du monde, avec tous ses appas et toutes ses illusions, vous montrera comment il est arrivé que l'homme est déchu de Dieu, et son état actuel en conséquence de sa chute. Secondement, elle engendre en ceux qui y croyent, un sentiment et un regret vif de cette terrible chute. Alors vous verrez distinctement celui que vous avez percé, alors vous verrez tous les coups et les blessures qu'il a reçues par votre désobéissance, et comment vous l'avez asservi par vos péchés; alors vous pleure-

rez, vous gémirez, et votre douleur ſera une ſainte douleur. En troiſième lieu, elle vous apprendra à veiller ſaintement, et à être ſur vos gardes, pour ne plus retomber dans les mêmes fautes, et ne plus vous laiſſer ſurprendre par l'ennemi commun. Alors vous commencerez à peſer et à juger vos penſées, auſſi bien que vos paroles et vos œuvres, et c'eſt là la voie de la ſanctification, en laquelle ceux que le Seigneur a rachetés, marchent. C'eſt alors que vous viendrez à aimer Dieu pardeſſus tout, et votre prochain comme vous-mêmes. Rien ne nuit, rien ne bleſſe, rien n'effraye ſur cette montagne de ſainteté; c'eſt alors que vous commencez à être à Jéſus-Chriſt en vérité; car vous êtes à lui en nature et en eſprit, vous n'étes plus à vous-mêmes; et lorſque vous étes ainſi à Chriſt, alors Chriſt eſt à vous, et non

auparavant

auparavant. C'eſt alors que vous connoîtrez la communion avec le père, et avec le fils, l'efficacité de ſon ſang qui purifie, oui, de ce ſang de Jéſus-Chriſt, de cet agneau ſans tache, qui nous prononce de meilleures choſes, que celui d'Abel; qui purifie de tout péché la conſcience de ceux qui, en étant arroſés par une foi vive, quittent les œuvres mortes pour ſervir le Dieu vivant.

Enfin pour conclure; voici le témoignage et la doctrine du peuple appellé Quakers, voici leur pratique et leur diſcipline. J'ai fait voir quel a été le ſaint homme et les autres ſaints perſonnages, au moins pluſieurs d'entr'eux, qui ont été envoyés de Dieu pour ce ſervice et cette œuvre bienheureuſe; on en trouvera un détail plus particulier dans les annales de cet homme de Dieu, que je recommande bien ſincèrement à mes

lecteurs

lecteurs de lire avec attention et je ſupplie le Tout Puiſſant de vouloir benir l'un et l'autre, et faire qu'ils convainquent grand nombre de perſonnes, à qui cette ſainte diſpenſation eſt encore inconnue, et qu'ils édifient en général l'égliſe de Dieu ; qui par les miſéricordes répétées, et les graces de tous genres, dont il a comblé ſon peuple en ce jour de ſon grand amour, eſt digne à jamais d'avoir gloire, honneur, actions de graces et renom; et ainſi lui ſoit il rendu et attribué, avec crainte et révérence, par la médiation de celui en qui il a pris ſon bon plaiſir, de ſon fils bien-aimé, l'agneau, qui eſt notre lumière et notre vie, qui eſt aſſis avec lui ſur ſon thrône aux ſiècles des ſiècles. Amen !

C'eſt ce que dit un homme qui depuis longtems a, par l'effet de la miſéricorde de Dieu, reçu ſa viſitation paternelle,

nelle, qui n'a point été rétif à cette vision, à cette vocation céleste ; à qui la voie de la vérité paroît plus aimable et plus précieuse que jamais ; et qui connoissant combien sa beauté et son utilité est au dessus de tous les trésors du monde, en a fait la principale joie de son cœur, et en conséquence te recommande de la choisir, et de l'aimer, parcequ'il, est avec grande sincérité et affection.

l'Ami de ton âme,

GUILLAUME PENN.

F I N I S.

Ouvrages nouvellement traduits du François et qui feront publiés fous peu.

Fruits de la Solitude ou Maximes et Refléxions fur la manière de fe conduire dans le cours de la vie. Par GUIL. PENN.

Fruits de l'Amour d'un Père, ou avis de Guillaume Penn à fes enfans touchant leur conduite tant en matière civile, qu'en matière de religion.

Point de Croix point de Couronne: difcours dans lequel en expliquant la nature et la difcipline de la fainte croix de Chrift, l'auteur fait voir que la feule voie pour arriver au repos et au royaume de Dieu, eft de fe renoncer foi-même, et de porter chaque jour la croix de Chrift: auquel il a ajouté les témoignages de plufieurs perfonnages favans et célebres, tant anciens que modernes, qui viennent à l'appui des verités continues, dans ce traité. En deux parties. Par GUIL. PENN.

Preuves en faveur de la néceffité qu'il y a de s'attendre en filence pour rendre un hommage folemnel à Dieu: fuivies de paffages tirés de l'apologie de Barclay. Par M. BROOK.


X